Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/legrandtimoleond00stge

623 B1 230
630

LE GRAND TIMOLEON DE CORINTHE

TRAGI-COMEDIE

DEDIE A

MONSEIGNEVR LE MARECHAL

DE SAINCT LVC.

Par le Sieur de S^T. GERMAIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A PARIS.

Chez TOVSSAINT QVINET, Au Palais dans la petite Salle, sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XXXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

587124

CSP

PG
1928
.S6
673
1642

CSP
PQ
1928
.S6
C.2

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le diſneufuiéme Auril 1641. ſigné par le Roy en ſon Conſeil, DEMONCEAVX. Il eſt permis à TOVSSAINT QVINET Marchand Libraire à Paris, d'imprimer vne pieſſe de theaſtre intitulée TIMOLEON, Tragi-Comedie, durant le temps de cinq ans, à compter du iour qu'elle ſera acheuée d'imprimer, & deffences à tous autres de contrefaire ledit liure, ny en vendre d'autres que de celles qu'aura fait ou fait faire ledit Quinet, ſur les peines portées par leſd ittes Lettres.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le Dernier iour d'Auril 1641.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

ACTEVRS

TIMOPHANES, Tyran de Corinthe.

TIMOLEON, Frere, de Timophanes.

ESCHILLES, Beaufrere de Timophanes.

ESCHILLISE, Sœur d'Eſchilles féme du Tyran.

DEMARETTE, Mere de Timoleon, & du Tyrá.

ORTAGORES, Confident d'Eſchilles.

PHILARQVE Ennemy du Tyran & priſonnier.

MELINTE, Femme de Philarque, aimée du Tyrá.

MENANDRE, Pere de Philarque.

LISANDRE, Confident du Tyran.

SOLDAT en troupe.

La Scene eſt à Corinthe.

A MESSIRE

TIMOLEON DESPINOY

Cheualier de deux ordres du Roy, Mareschal de France, & Lieutenant General pour le Roy dans le Gouuernement de Guienne, &c.

SONNET

E mon Timoleon, image veritable;
Protegez (grands Heros) ce vainqueur des Tyrãs,
Qu'vne vertu seuere, a fait plus chari-table,
Au bien de son pays, qu'à l'vn de ses parans.

Si la mort d'vn Tyran, luy parrut équitable!
Cet acte, ce me semble, eut deux fronts differants,
Vne belle maxime, est tousiours detestable:
Quand elle porte vn frere a des efforts si grands.

L'iſtme qui le vit naiſtre, euſt veu punir sõ crime,
Et n'euſt pas mis ſa gloire à ce haut point d'eſtime
Qui par toute la terre eſtendit ſon renon.

Mais le Ciel, luy donna cét illuſtre aduantage,
Et ſoubmit à ſes pieds, Siracuſe, & Cartage,
Ayant preueu qu'vn iour, vous porteriez ſon nom.

S^T. GERMAIN.

TIMOLEON

TRAGICOMEDIE

ACTE I.

TIMOPHANES, ESCHILLES, ORTAGORES, LISANDRE, DEMARETTE, ESCHILLISE, MELINTE,

SCENE PREMIERE.

TIMOPHANES, ESCHILLES. ORTAGORES, LISANDRE.

TIMOPHANES.

Inuincibles guerriers à qui le ſang m'attache,
Et qui ſeriez noircis d'vne eternelle tache,
Si vos cœurs ne brusloient de cette noble ardeur,
Qui fait naiſtre & ſouſtient ma nouuelle grãdeur.

Aprenez le desir dont mon ame est attainte,
Ie n'ay pas seulement assujetty Corinthe
Pour estre remarquè le premier de ses Rois;
I'espere de ranger la Grece sous mes loix,
Corinthe pour ma gloire est vn champ infertille
Mon Sceptre doit pretendre à plus que d'vne ville,
Si mon ame a caché ses projects importans
Il estoit necessaire, elle attendoit son temps,
A present elle s'ouure & Corinthe affligée
Songeant au mauuais sang dont ie l'ay deschargée,
Doit pleurer de regret d'en auoir souspiré,
Le bon qu'elle a de reste en est plus espuré.
Il faudra qu'elle admire en essuyant ses larmes
Son bon-heur dans sa perte & sa gloire en mes armes.

Nous n'auons en ce point, vous, qu'à me seconder,
Elle, qu'à m'obeïr, & moy qu'à commander.
Ie ne vous flatte plus d'vne vaine esperance
Le passé du present n'auoit pas l'apparance;
Ie cachois mes desseins pour les mieux asseurer,
Les ayant asseurez ie les puis declarer.
Ceux que i'attaqueray soit par mer ou par terre,
Apprendront comme quoy ie sçay faire la guerre.
Ie m'assujettiray par ruze ou par effort,
L'imprudent & le sage, & le foible & le fort,
Mon esprit profitant de nos guerres passées
S'est instruit des leçons qu'elles nous ont laissées;

Dans l'illuſtre projet que ie forme auiourd'huy,
Ie ſçauray me ſeruir des exemples d'autruy.
Mille fameux Lauriers ombrageront nos teſtes,
Et l'vniuers remply du bruit de mes conqueſtes,
S'eſtonnera de voir que tous mes ennemis
Pluſtoſt que menacez ſe trouueront ſoubmis.
Mon frere dont l'on ſçait l'eſtrange frenaiſie,
Perdant alors l'erreur dont ſon ame eſt ſaiſie,
Dira de mes hauts faicts iuſtement eſtonné,
Que l'on doit m'adorer de m'eſtre Couronné.

ESCHILLES.

Pluſtoſt tes cruautez deuroient eſtre punies.
Le ciel nous doit combler de faueurs infinies,
Corinthe en receura de ſolides plaiſirs:
Mais monſtrez-luy l'effect de vos iuſtes deſirs.
Vous la pouuez tirer d'vne extreme triſteſſe,
Et ſur le front des ſiens imprimer l'alegreſſe;
Elle goutera bien vos premieres douceurs
Pour regner ſur les corps il faut gaigner les cœurs.
Puiſque voſtre puiſſance eſt aſſez affermie,
Ne traitez plus Corinthe en ſuiette ennemie.
Elle n'a plus de bras qui ne vous ſoient ſoubmis,
Vous n'y contés qu'vn homme entre vos ennemis.
Il ne tiendra qu'à vous qu'il ne perde la teſte,
Il voit dedans vos mains la foudre toute preſte.

Dit ces vers tout bas.

De ceſte crainte ſeule il eſt aſſez puny
Ie me croirois comblé d'vn bon heur infiny,
Luy d'vne gloire eſgalle à ſa recognoiſſance,
Pourueu que relaſchant voſtre iuſte puiſſance
Il obtienne vn pardon, qui vous l'obligera,
Que Corinthe ſouhaitte & qui nous rauira.
Quand i'ay voulu parler d'vne affaire ſi haute
I'ay mis en contrepoids ſa vaillance & ſa faute,
Ie ſçay que voſtre grace engageant ſa valeur,
Le peut rendre fidelle en l'oſtant du malheur.

TIMOPHANES.

Eſchilles parlez mieux d'vne affaire ſi haute
I'ay mis en contre poids ſa vaillance & ſa faute,
Comparant ſon audace auec que ſa valeur
Ie craindrois de me perdre en l'oſtant du malheur.
Ne vous oppoſez plus à ma derniere enuie,
Ie regne & i'ay deſſein de conſeruer ma vie;
Pour donner a mon Throſne vn ferme fondement
Ie ſçay d'où vous tenés ce mauuais ſentiment.
Vous ſuiués le conſeil d'vne inſolence extrême,
Il vous ſeroit fatal n'eſtoit que ie vous ayme,
On vous a voulu perdre, ayez ſoin deſormais,
De garder en mon cœur la place où ie vous mets.
S'oppoſer à mes vœux c'eſt ſe noircir d'vn crime.
Pour viure en aſſeurance il faut que l'on m'eſtime
L'intereſt de ma gloire eſt de me conſeruer

Ie pourray s'il me plaist tout perdre & tout sauuer.
En suiuant les conseils qui plaisent à mon ame
I'en porteray tout seul & la gloire & le blasme:
Mais sans y receuoir d'autre sens que le mien,
Qui le contredira n'aimera pas son bien.

ESCHILLES.

Ie ne tomberay plus dans vne erreur si grande.

TIMOPHANES.

Vous en serez plus sage & ie vous le commande.

ESCHILLES.

Ah! Seigneur i'ay failly par importunité,
I'ay commis à regret cette temerité.
Timoleon me presse auec peu d'apparence,
De parler de Philarque & de sa deliurance.
A cause que les siens l'ont esté supplier,
Il a creu qu'il deuoit vous en faire prier.
Que c'estoit vn deuoir que vous deuiez attendre,
Seigneur,

TIMOPHANES.

Ie vous l'ay dit, c'est en vain de pretendre.
Que pour vn frere ingrat ie le deliureray,
Qu'à de foibles discours ie me relascheray.
Si Corinthe retourne en sa forme premiere

Timophanes perdra le ſceptre & la lumiere,
En me laiſſant ſeduire à de laſches amis,
Quitteray-ie le Throſne où la valeur m'a mis.
Si d'vn pareil deſir mon frere ſe tourmente,
Sa pourſuite m'offence & trompe ſon attente.
Allez, & dittes luy qu'il a perdu ſon temps,
Qu'il ceſſe de ſe mettre au rang des mécontens.
Ie meſpriſe & ie hay tout ce qui luy reſſemble,
Vous, & luy, tous les miens, & tout le monde enſemble.
Ne m'obligeriez pas à changer de deſſein,
Il a l'eſprit malade, & vous l'auez mal ſain.

SCENE II.

TIMOPHANES, LISANDRE.

LISANDRE.

SEigneur laiſſez les dire, & pour regner ſans crainte,
Fermez abſolument l'oreille à cette plaincte;
La pitié quelque fois ayant ſurpris des cœurs,
A ſouſmis aux vaincus de peu ſages vainqueurs.
Philarque eſt vn eſprit remply de barbarie,

Voſtre douceur trop grande accroiſtroit ſa furie.
Comme de voſtre gloire il s'eſt rendu ialoux,
Il diſſimuleroit ſa rage contre vous.

SCENE III.

TIMOPHANES, DEMARETTE, ESCHILLES, LISANDRE.

TIMOPHANES.

IE me deffendray bien de l'effet de ſa haine,
Mais i'aperçois venir ma mere auec la Reine.
Elles viennent encor pour me perſecuter,
Mais l'arreſt eſt donné qu'il faut executer.
Madame, vous monſtrez deſſus vôtre viſage,
D'vne priere iniuſte vn indigne preſage,
Elle ſera ſans fruict c'eſt ma confuſion,
Mais vous deuiez iuger en ceſte occaſion,
Qu'à moins d'abandonner la couronne & ma teſte,
Je n'en puis accorder l'importune requeſte.
Le refus que i'en fais me donne du regret,

Et ie ſouffre dans l'ame vn deſplaiſir ſecret.

DEMARETTE.

Mais voſtre coniecture eſt encore incertaine,
Aprenez pour le moins le ſuiet qui nous meine.
Celuy que vous penſez conduit icy mes pas
Mais c'eſt pour vn deſſein que vous ne ſçauez pas.
Philarque a pour moitié cette belle Melinthe,
Le charme de la Grece & l'honneur de Corinthe
Et de qui l'eloquence a des charmes ſi doux,
Qu'en nous venant prier de l'amener à vous,
Il a fallu ceder à cette aimable amante,
Toute triſte qu'elle eſt, ſa triſteſſe eſt charmante
Elle a ie ne ſçay quoy de noble dans le cœur
Et qui ne blaſme point vôtre iuſte rigueur;
Bien qu'elle ſoit fort graue & fort maieſtueuſe,
Elle eſt pourtant ſi douce & ſi reſpectueuſe,
Qu'elle range ſon ame à des ſouſmiſſions,
Qui font auoir pitié de ſes afflictions.
Accordez quelque choſe à ſon merite extréme,
Faites en ma faueur vn effort ſur vous meſme,
Au moins permettez luy qu'elle vous puiſſe voir,
Nos deſirs & les ſiens demandent ce pouuoir.

ESCHILISE.

Sire au nom de l'Hymẽ qui ioignit nos deux ames,
Par l'amour qu'il produit dõt ie reſſens les flames,

Par

Par tout ce q e le voſtre a de reſſentiment
Souffrez qu'elle ſe iette à vos pieds ſeulement,
Qu'vn beau trait de clemence accroiſſe vôtre
eſtime.
On punit noblement de pardonner vn crime.
Le Prince trop cruel par des traiſtres ſeduit,
Cherche de s'eſtablir en ce qui le deſtruit.
La mort de ce guerrier ſoüilleroit voſtre eſpée,
Quel fruict tireriez vous de ſa teſte coupée?
On attaque peut eſtre vn hydre renaiſſant,
Qui de la perte d'vne en reproduiroit cent.
C'eſt vn courage illustre, il vous eſt neceſſaire
Qu'il ſoit aimé du peuple, aimé de voſtre frere:
Vous ſerez à couuert de ſa temerité,
Sa femme ſert d'oſtage à ſa fidelité,
Que par vous dans Corinthe elle ſoit retenuë,
On ſçait qu'il ne peut viure vn moment ſans ſa
veuë.
Ce gage ineſtimable & que vous direz tel
Peut ſouſmettre l'eſprit d'vn ennemy mortel.

TIMOPHANES.

Puiſque vous le voulez ie conſents de l'entendre,
Mais vous pour n'ouïr pas ce qu'elle peut attendre,
Rentrez dedans ma chãbre où i'iray vous trouuer,
Et la faites venir, elles me font réuer;

Liſandre elle vaut plus qu'elle n'eſt eſtimée,

LISANDRE.

Ouy Sire, ſa beauté merite d'eſtre aymée,
Et de moindres attraits on peut charmer les Dieux

SCENE IV.

TIMOPHANES, MELINTE, LISANDRE.

TIMOPHANES.

HElas ie ſçay trop bien ce que peuuent ſes yeux,
Ce n'eſt pas d'auiourd'huy que pour cette cruelle,
Ie brule d'vne ardeur mal'heureuſe & fidelle.
Si Philarque eſt coulpable, & s'il eſt en priſon,
Meſme s'il doit mourir c'eſt pour ceſte raiſon
La beauté de Melinte a ſeule fait ſon crime,
Il faut qu'à ſes rigueurs il ſerue de victime:
Ou bien que cette ingrate accorde à mes deſirs,
Ce qu'vn traiſtre poſſede auec tant de plaiſirs.
Elle entre. *Mais ô Dieux! elle approche & ſa grace me charme,*
Mon courroux eſt vaincu, ſa beauté le deſarme.

O femmes ſans eſprit eſtoit-il à propos,
Que l'eſclat de ſes yeux vint troubler mon repos.

MELINTE.

Seigneur puis-ie parler?

TIMOPHANES.

Vous le pouuez ſans crainte.

MELINTE.

Quand vous ne ſçauriez pas le ſuiet de ma plainte,
La triſteſſe où ie ſuis embraſſant vos genoux,
Vous diront que i'y viens pour ſauuer mon eſpoux.
Seigneur dans le malheur d'vn coup ſi deplorable,
Ie n'excuſeray pas le mary miſerable.
Reduit dans les horreurs d'vne obſcure priſon
Ie l'eſtime coupable & vous plein de raiſon.
Ie ne vous diray rien qui parle en ſa deffence,
Ie commettrois poſſible vne ſeconde offence:
Mais ſçachant qu'autre-fois il euſt voſtre amitié,
I'ay creu que vous ſeriez capable de pitié.
On forge contre luy d'eſtranges impoſtures,
En tirant de ſes mœurs de fauſſes coniectures.
Son crime eſt ſa vertu, Sire, il n'a rien commis
Sinon d'eſtre meilleur que tous ſes ennemis.
On dit qu'aux gens de guerre, il s'eſt monſtré prodigue,
Que ſes profuſions ont declaré ſa brigue.

Cette ardeur de donner qu'il euſt touſiours au ſein
Eſtoit vne habitude & non pas vn deſſein.
De grace ouurez les yeux pour voir leurs artifices
On vous dit qu'il conſpire, il n'a point de complices.
Ses liberalitez n'ont rien peu ſuborner
Il donne & ne pretend que le bien de donner
Son orgueil diſoit-on menaçoit voſtre vie,
Il s'eſloigne de vous, & la peur fide enuie,
Le voyant eſloigner pour calmer leurs eſprits
Accuſa ſon départ de haine & de meſpris.
Il reuient, ſon retour pire que ſon abſence;
Lors qu'ils penſoit le mieux monſtrer ſon innocence
La fait prendre & le mettre en eſtat auiourd'huy,
De ſe voir accablé ſoubs les crimes d'autruy.
Ses cruels ennemis meritent ſon ſupplice
Ie ne demande pas qu'on m'en faſſe iuſtice.
Seigneur ie leur pardonne & ie m'adreſſe à vous
Auec des ſentimens moins iuſtes mais plus doux;
Si le ciel que i'implore en ma triſte auanture
Ne change point en vous l'ordre de la nature.
Si vous auez vn cœur fait de ſang & de chair,
Senſible aux paſſions qui nous peuuent toucher
Ne deſ'vniſſez pas ce que le Ciel aſſemble:
Ou ſi Philarque meurt que nous mourions enſéble:
Ou ſi voſtre bonté veut m'accorder ce bien
Pour le prix de ſon ſang contentez vous du mien.
Mais Seigneur l'on vous place au rang des belles
ames,

D'vn amour vertueux vous ressentez les flames.
Par vn obiet diuin vostre cœur est charmé
Vous sçauez ce que c'est d'aymer & d'estre aymé.
I'espere que par là vous pourrez recognoistre
A quelle extremité deux amans peuuent estre
Quãd leurs cœurs estãs ioints on separe leurs corps,
La mort les menaçant de rompre ces accords.
Par des larmes de sang à vos genoux offertes,
Par les peines d'amour que vous auez souffertez.
Parce que vous aymez qui doit estre adoré,
Par tout ce que les Dieux ont de plus reueré,
Seigneur,

TIMOPHANES.

N'acheuez pas, il est vray que mon ame
Souspire, brusle & meurt d'vne amoureuse flame.
Que d'vn obiet diuin mon esprit est charmé,
Mais sçauez vous le nom de cest obiet aymé.

MELINTE.

Vostre femme Seigneur, l'adorable Eschilise,
Est celle dont vostre ame est iustement espriſe.
Et c'est en sa faueur que ie viens implorer
Le pardon de Philarque,

TIMOPHANES.

Il pourra l'esperer
Non par cette faueur, mais par celle d'vne autre.

MELINTE.

D'où peut elle venir?

TIMOPHANES.

Ce ſera de la vôtre.

MELINTE.

De la mienne grands Dieux! que mon cœur eſt troublé,

TIMOPHANES

De ce trouble mon feu ſe trouue redoublé.
Elle en paroiſt plus belle, aduoüons ma foibleſſe,
Melinte vos beaux yeux font le trait qui me bleſſe
Ce cœur qui dans la guerre auoit paru s'y fier,
Qui brauoit la fortune, & l'oſoit deffier:
Ce cœur, dis-ie nourry dans la fureur des armes,
Fleſchit ſans reſiſtance à de ſi douces larmes:
O merueilleux effet, d'vn viſage charmant
Qui de ſon ennemy m'a rendu ſon amant,
Icy l'eſprit ſe perd, la gloire s'abandonne,
Icy faut le courage, icy l'ame le donne;
Icy la beauté charme, icy l'eſpoir trahit:
Icy l'eſclaue regne, & le maiſtre obeit,
Icy ie romps des fers pour me mettre à la chaine:
Enfin l'amour icy triomphe de la haine.
Et me fait aduouër que ie ſuis enflammé,

Par le plus beau ſuiet qu'on ait iamais aymé:

MELINTE.

Icy l'amour attaque, icy l'honneur reſiſte,
Icy l'on veut corrompre, icy la foy ſubſiſte:
Icy naiſt l'inſolence, icy meurt le reſpect,
Icy l'orgueil maiſtriſe, icy tout eſt ſuſpect.
Icy regne le vice, icy l'ame eſt geſnée,
Mais icy la vertu ſe verra couronnée.

TIMOPHANES.

Ouy, pourueu que Melinte appaiſe mon tourment,

MELINTE.

Pour vn ſi grand eſprit c'eſt trop d'aueuglement,
Que deuiendroit la foy que vous auez iurée,
A qui vous la deuez d'eternelle durée.
Que deuiendroit la mienne & que feroient les Dieux,
S'ils ne puniſſoient pas ce deſir odieux.
Pour le perdre Seigneur conſiderez mes larmes,

TIMOPHANES.

Pour connoiſtre mon feu, conſiderez vos charmes;
Il ne ſçauroit mourir qu'auec vos appas:

MELINTE.

Bien donc que ie l'eſtime en ſouffrant le trépas.

Mais deuant que ie meure & que ie vous deliure
Que Philarque apres moy puisse esperer de viure,
Accordez cette grace à la mort où ie cours

TIMOPHANES.

Cesse chere Melinte vn si fascheux discours,
Tu dois receuoir mieux ma passion extréme,
Seray-ie mal'heureux à cause que ie t'aime,
Les Dieux dont les desirs suiuront mes sentimens
Pour des crimes si beaux n'ont point de chastimens:
Ie regne & toutefois ma passion m'ordonne,
De poser à tes pieds, mon cœur & ma couronne,
Trop heureux mille fois si ce vainqueur des Dieux
Ioint ta bouche a ma bouche, & tes yeux à mes yeux.

MELINTE.

Va, tu ioindrois plustost, le repos à la peine,
Et la paix à la guerre, & l'amour à la haine,
Et le iour à la nuit, & les enfers aux Cieux,
Que ta bouche à ma bouche, & tes yeux à mes yeux.

TIMOPHANES.

Melinte songez-vous, au mépris que vous faites
Cognoisse{ ma puissance & l'estat où vous estes,
Ie vay perdre Philarque, & ie n'ay plus de tort,

Par

Par vos seules rigueurs il receura la mort.
Consentez ou qu'il meure, ou que ie vous possede:
Mon amour est extréme, il veut que tout luy cede.
Et vous deuez me craindre, en ne pouuant m'aymer.

MELINTE.

Ton feu me desespere au lieu de m'enflammer;
Plus mon esprit repasse vn affront si sensible,
Plus il conçoit d'horreur pour ce desir horrible.
Quoy monstre? quoy barbare execrable trompeur,
Tu pensois me toucher ou d'amour ou de peur?
Serois-ie foible au point où ton esprit l'estime?
Serois-tu bien laué d'vn crime par vn crime,
Non; ta fiere menace est vaine contre moy,
Ton detestable amour n'esbranle pas ma foy:
De l'auoir esperé ton erreur est extréme,
L'honneur m'est plus sensible, & plus cher que moy-meſme.
Philarque, ny le iour, ne me sont rien au prix;
Tu ne m'es aupres d'eux qu'vn obiet de mespris;
Ie n'ayme ny ne crains ta flame & ta colere,
Vn mary préferable a seul droit de me plaire:
Il descend d'vn sang noble, aussi bien comme toy,
Tu n'as rien plus que luy, qu'vn faux tiltre de Roy.
L'outrage qu'il reçoit de ta foy pariurée,

A trop fait recognoiſtre à Corinthe éplorée,
Que deux hommes eſgaux different en ce point,
L'vn eſt ingrat & traiſtre, & l'autre ne l'eſt point.
L'vn donna ſon ſang propre au bien de ſa patrie:
L'autre la veut deſtruire apres l'auoir trahie,
Si laſche & ſi barbare en ſes desloyautez,
Que meſme ſes amis ſentent ſes cruautez:
Mais anime ta rage à combler ma miſere,
Viens me donner la mort dans les bras de mon pere:
I'aymeray ce preſent, qui me viendra de toy,
Pourueu que ie conſerue & l'honneur, & la foy.

SCENE V

TIMOPHANES, LISANDRE.

TIMOPHANES.

LIſandre ie pâlis & d'amour, & de rage;
Ce doux charme des yeux me priue de courage.
Qui m'offence me plaiſt, Dieux! quelle nouueauté,
Que mon ame s'entende auec ſa cruauté.
Elle me fait affront, & quoy ie le ſupporte?
On me voit homme foible, & femme on la voit forte.

Son cœur qui croit s'armer d'vne haute vertu,
Alors qu'il m'en dépouïlle, en paroiſt reueſtu:
Imprudente Eſchiliſe, ô femme trop ſenſible!
Que ta pitié m'eſt rude, & qu'elle t'eſt nuiſible:
Veux tu rendre des biens, à qui vole ton bien,
Et veux tu rendre vn homme à qui rauit le tien.
Apprends, viens voir ma faute apres ton imprudence
La beauté de Melinte, auec ſon inſolence.
Viens punir mon eſprit d'auoir voulu changer,
Vange-toy de l'ingrate, à fin de m'en vanger.
Mais Dieux! de quel deſir mon ame eſt-elle attainte?
Que mes propres deſirs me donnent de la crainte.
Non n'apprends pas vn mal dont ie ne puis guerir
Ta ialouſe fureur ne me peut ſecourir:
Tu ne dois pas entrer en cette intelligence,
Ie trouueray ſans toy qui fera ma vangeance.
Et ſans me ſoucier du tort que ie te fais,
Tu n'apprendras mon feu qu'apres tous ſes effets.
Và parler au mary de cette femme altiere.
Dy-luy qu'il ſe prepare à perdre la lumiere:
Toutesfois que s'il veut ſe ſauuer auiourd'huy,
Et rentrer dans ſa gloire, il ne tiendra qu'a luy:
Mais que le ſeul moyen de conſeruer ſa vie,
Eſt de ceder l'obiect dont mon ame eſt rauie.
Qu'auec ſa liberté ie luy rendray ſes biens,

Et s'il veut la moitié du ſceptre que ie tiens.
Mais ſi de l'inſolent mon offre eſt meſprisée,
Faut-il que ie m'expoſe à ſeruir de risée;
Quoy? me verrois-ie en vain, ſi viuement eſpris,
N'ay-ie pas le pouuoir de forcer leurs meſpris?
Ouy, ma raiſon s'eueille & mon ordre ſe change,
Eſcoute, il faut qu'on m'ayme, ou bien que ie me vange.
Va la prendre & l'ameine auec que ſon mary,
Et qu'ils meurent enſemble, où que ie ſois guery.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

TIMOLEON, MENANDRE, MELINTE, ESCHILLES. ORTAGORES, LISANDRE, Soldat.

SCENE PREMIERE

MELINTE, MENANDRE.

MELINTE.

ENfin le Tiran m'ayme, & ma perte eſt certaine,
Ie crains plus ſon amour, que ie n'ay craint ſa haine:
Plus ſon cœur a fait voir qu'il eſtoit embrasé,
Comme ie le deuois, ie l'ay plus meſprisé:
Mais ce iuſte refus me rendra criminelle,
Voſtre Fils receuant cette iniure nouuelle,
Ne m'eſt point obligé des ſoins que i'ay rendus,
Eſpoir, Pere & Mary, ie vous ay tous perdus.

Ce qui me doit resoudre à courir au supplice,
Afin que ie vous suiue & que ie m'en punisse.

MENANDRE.

O Dieux! que de mal'heurs nous viennẽt assaillir:

MELINTE.

Vous iugez bien mon Pere, en quoy i'ay peu faillir,
Vous n'estimerez pas qu'vne action infame,
En trahissant Philarque, ayt fait pecher sa femme,
Non; quoy que ie reproche à mon cœur abattu,
Il n'a point violé les droits de la vertu:
Infortuné desir de sauuer l'innocence,
Respect, debuoir, amour, honneur, obeissance,
Complices de ma perte, aymables ennemis,
Ie souffre dans le mal que vous auez commis:
Ie m'estime coupable à cause que vous l'estes,
Au lieu de consentir aux meurtres que vous faites.
I'esperois que par vous mes maux deuoient finir,
Quoy vous les accroissez, & ie m'en dois punir?
Ha mon Pere! c'est trop, la douleur me surmonte,
Tyran tu vas connoistre à quel point elle monte:
Ouy, ie me puniray des crimes que tu fais,
Tant vne iuste cause a d'iniustes effets:
Fidelle à mon Philarque en dépit de ta rage
I'ay manqué de prudence & i'auray le courage,

D'éuiter en mourant que d'vn brutal effort,
Tu ne ioignes ſa honte au mal'heur de ſa mort.

MENANDRE.

Quoy? pour ſauuer mon Fils, le Tygre veut ſa femme,
Voit-on deſſus la terre vn monſtre plus infame?
Ah ma fille? à ce coup ſortons de ſon pouuoir,
Mourons dãs ce mal'heur ſans choquer le deuoir,
Qu'il immole Philarque à ſa brutale enuie,
Au prix de ſon honneur ie ne veux point ſa vie:
Luy meſme aſſeurement n'en veut pas à ce prix
En propoſant cette offre vn traiſtre s'eſt mépris.

MELINTE.

Pour éuiter ce mal i'ay recours à la Parque,
Mais mon Pere attendez le deſtin de Philarque,
Sçachez ce qu'en fera ce monſtre furieux,
Peut eſtre aurez vous l'heur de luy fermer les yeux.
Miſerable deuoir que vous luy pouuez rendre:
Et qui m'eſt denié

MENANDRE.

Ie ne ſçaurois l'attendre
Ie te ſuiuray ma fille.

MELINTE.

O mon Pere ! pourquoy
Chercherez vous la mort qui n'eſt iuſte qu'à moy?
Par elle ie me ſaüue & ma crainte eſt bannie,
Deux illuſtres Tyrans m'oſtent de tyrannie.
O ſouuerain remede ! ô glorieux pouuoir !
Ie meurs ſur les autels d'amour & du debuoir.
Toute preſte à deſcendre en ces Royaumes ſombres
Où mon Philarque & moy reioindrons nos deux ombres:
Ie vay baiſer le fer qui me doit ſecourir,
A qui n'oſe plus viure, il eſt doux de mourir.
Les Dieux qui vont punir l'iniuſtice d'vn traiſtre,
Des-ja trop offencez ne voyant point accraiſtre
Sa honte de la mienne, & ſon crime du mien,
N'auront à foudroyer d'autre chef que le ſien;
O vous ! pour qui ie voy ma conſtance abattuë,
Si vous auez pitié de l'ennuy qui me tue,
Pour la derniere fois venez moy ſecourir,
Il ne me reſte plus qu'à vous voir pour mourir:
Mais Dieux! il n'eſt pas libre, à tort ie le deſire,
En ce fatal moment peut-eſtre qu'il expire,
Et que ſoubmis aux loix d'vn iniuſte pouuoir,
Il ne me reſte plus qu'à mourir pour le voir.

SCENE

SCENE II.

MENANDRE, MELINTE, LISANDRE Soldat.

MENANDRE.

MAis ma Fille on nous ſuit;

MELINTE.

Dieux! me voudroit on prendre?

LISANDRE.

Ie vous fais priſonniere;

MENANDRE.

Oſez vous l'entreprendre?

LISANDRE.

Et vous meſme oſez-vous reſiſter contre moy.
I'execute mon ordre, elle a trahy le Roy,
Retirez-vous,

MENANDRE.

Ie cede à l'effort de leurs armes,
Ma Fille, ton ſecours ne giſt plus qu'en tes larmes.

MELINTE.

O Ciel, que d'iniuſtice & que de trahiſon!
Mais pourquoy le Tyran me met-il en priſon?
Me fait-on priſonniere à cauſe de ſes crimes,
Pour appaiſer les Dieux, manquoit-il de victimes?
Pour rentrer dans leur grace, au deffaut de l'encens
Leur doit-il immoler le ſang des innocens?

LISANDRE.

Melinte ſuiuez-moy;

MELINTE.

Ie ſuy ſans reſiſtance:

MENANDRE.

O Tigres!

MELINTE.

O mon Pere armés-vous de conſtance!

MENANDRE.

Quoy? l'enleuerez-vous à mes yeux, en mes bras,
Infames rauiſſeurs?

MELINTE.

Ne vous emportez pas
Mon Pere, il faut aller, puiſque le Ciel l'ordonne:
Et qu'à noſtre ſecours il ne viendra perſonne.
Attendons ſa clemence, inuoquons ſa pitié:
Marchons, allons mourir auec noſtre moitié.

SOLDAT.

Seigneur, Timoleon paroiſt en ceſte rue.

LISANDRE.

Marchez viſte, Melinte éuitons ſa venue,
Il nous arreſteroit comme frere du Roy,

MENANDRE.

Acheuez mes malheurs, traiſtres, eſgorgez-moy.

SCENE III.

TIMOLEON, MENANDRE,

TIMOLEON.

MEnandre qui vous trouble?

MENANDRE.

O comble de ma crainćte!
Deuez vous ignorer le ſubiet de ma plainte:
On ma rauy mon Fils, il eſt empriſonné,
Par l'iniuſte pouuoir d'vn monſtre couronné;
Sa femme entre mes bras vient de m'eſtre rauie,

TIMOLEON.

O Dieux!

MENANDRE.

Ie ne n'ay plus rien à perdre que la vie,
Ie l'offre, & ſes bourreaux ne me l'arrachent pas.
Ils veulent que ie ſouffre au delà du trèpas;
Ils penſent aggrandir vne miſere extreme,
Et donner des leçons à la cruauté meſme.
Le fer à leur aduis me ſeroit trop humain,
S'il n'abregeoit mes iours auec ma propre main.
Ne ſouffrez pas qu'on perde vne illuſtre famille,
De grace; oppoſez vous au mal'heur de ma fille;
Au bord du precipice où noſtre honneur va choir,
Contre vn frere inhumain vous eſtes noſtre eſpoir.
Cét obiet de nos maux,

TIMOLEON.

N'eſt que trp pitoyable,
Il m'eſtonne ſi fort qu'il me ſemble incroyable.
Eſt-il poßible, ó Dieux! qu'vn homme de valeur,
De naiſſance & d'eſprit ſoit ſi laſche de cœur?

Pleuſt aux Dieux ! viſiez vous mon ame toute nue,
Vous verriez ſa colere à peine retenue.
Qu'elle meſme s'accuſe auec iuſte raiſon.
D'eſtre ſeule coupable en cette trahiſon.
I'ay cauſé tous les maux qui nous liurent la guerre,
C'eſt-moy qu'on void fouler indignement la terre,
Qu'auec horreur & honte, elle peut ſouſtenir,
Que la foudre menace, & qu'elle va punir.

MENANDRE.

Ha ! que voſtre pitié ne m'eſt pas incognuë ;
Sa froideur ſe fait voir, par ceſte retenuë.
Elle a mis en oubly ce qu'elle m'a promis,
Les freres en vn mot ſont plus que les amis.
Tous deux ſont obligez à noſtre bienveillance,
L'vn mãque de pouuoir, l'autre a trop de puiſſance:
L'vn eſt ingrat par force, & l'autre par deſſein
Verſe ſur eux le ſang que reſpandra ton ſein,
Qu'ils en ſoient arrouſez, qu'apres eux ton ſang crie,
Qu'il ſerue à ces ingrats d'eternelle furie.

TIMOLEON.

Moderez-vous Menandre.

MENANDRE.

Ha ! peut-on eſperer
Qu'vn Pere outré de dueil ſe puiſſe moderer?

TIMOLEON,

Appaiſez voſtre eſprit.

MENANDRE.

Que mon eſprit s'appaiſe?

TIMOLEON.

Ouy, le Ciel ſe prepare à vous rendre voſtre aiſe.
Ie vous promis hier de ſauuer voſtre Fils,
Ie renouuelle encor le ſerment que i'en fis,
Et pour mieux aſſurer la foy que ie vous donne,
Apprenez vn ſecret qui n'eſt ſçeu de perſonne,
Qui vous peut conſeruer & l'honneur & les biens;
Pourueu que vous ioignez vos intereſts aux miens.
Vous me deuez ſeruir, et vous me pouuez nuire,
Si vous le deſirez ie veut bien vous le dire:
Mais iurez-moy deuant de n'en parler iamais.

MENANDRE.

I'en iure tous les Dieux, ouy, ie vous le promets.

TIMOLEON.

Ce Throſne, mais pluſtoſt ce honteux precipice,
Où la rigueur preſide auec que l'iniuſtice;
Où le vice qui regne accable la vertu
N'eſleue ſon orgueil que pour eſtre abbatu.
Son Tyran dont ſon frere auiourd'huy vous deliure.

Renoncera de l'eſtre, ou ceſſera de viure.

MENANDRE.

O bons Dieux! & comment?

TIMOLEON.

Ne vous eſtonnez point,
L'amour de mon pais m'a reduit à ce point.
Ie punirois vn fils de la meſme iniuſtice,
Ie l'abandonnerois pour faire vn ſacrifice:
Si ma ville y trouuoit le repos qu'elle attend,
Moy-meſme pour luy rendre vn ſeruice importãt,
Et l'oſter du ſeruage, & des maux qu'elle ſouffre,
S'il falloit m'engloutir tout viuant dãs vn gouffre:
Employer à ma perte, & ſa flame & le fer,
L'ardeur que i'ay pour elle, affronteroient l'enfer:
Mais ie romps le diſcours, ie voy venir Eſchilles,
Allez, eſpargnez vous des larmes inutiles:
Cachez vos ſentimens & ne declarez rien,
Cherchez de nos amis ceux qui ſont gens de bien,
Les plus intereſſez comme les plus intimes;
Trouuez-vous en la place où l'on punit les crimes.
Le Tyran s'y promene & ie m'y trouueray,
Tout changera de face, ou bien ie periray;
Rien ne peut diuertir vne ſi iuſte enuie,

SCENE IV.

TIMOLEON, ESCHILLES;

TIMOLEON.

ESchilles desormais ie veux mal à ma vie,
D'auoir tant differé le trépas d'vn ingrat,
Qui remettroit Corinthe en son premier esclat.
O ma ville! autres fois le seiour des delices,
Toy qui sers de Theatre aux iniustes supplices,
Grand tableau de misere & de compassion,
Et de qui les biens-faits causent l'affliction.
Toy qui dans la iustice estois incomparable,
Qui dans la pieté te rendois admirable;
D'où te vient le mal'heur que l'on remarque en toy
De n'y rencontrer plus ny iustice, ny foy,
Helas! c'est le Tyran qui cause ces miseres,
Qui vient de nous rauir l'honneur qu'auoient nos Peres;
Et cette liberté pour qui nostre vertu,
Tout fraichement encore à si bien combatu,
C'est luy, qui te remplit de plaintes & de larmes.
Qui te rauit l'espoir, & le fruit de tes armes,

Qui

Qui change au nom de Roy celuy de Gouuerneur,
Qui foule tout aux pieds iuſques à ſon honneur,
Tu mis au iour vn monſtre à toy-meſme fatalle,
Dont l'humeur laſche & noire ingrate & desloya-
le,
Ne va faire de toy qu'vn funeſte tombeau,
Si tu ne vois renaiſtre vn Alcide nouueau.

ESCHILLES,

C'eſt en quoy ſon bon-heur pourra faire connaiſtre,
Qu'en vos ſeules vertus on l'aura veu renaiſtre.
Courage, il faut qu'vn monſtre eſpreuue le trepas;
Vous ſerez ſon Alcide, & moy l'vn de ſes bras.

TIMOLEON.

Ouy, mais que i'ay de peine à m'y pouuoir reſou-
dre.
Ie le dis entre nous; ce m'eſt vn coup de foudre;
Quelque raiſonnement que ie puiſſe auoir fait?
Mon cœur qui le deſire en redoute l'effet.
Que la pitié d'vn frere eſt vne choſe tendre!
Quelque felicité que l'on en puiſſe attendre.
Il eſt touſiours mon frere & moy touſiours le ſien,
Et ſon trépas ſans doubte attireroit le mien.
O vous chers Citoyens! que ce Tyran opprime,
Quand on luy mit en main le ſubiet de ſon crime:
Que ie vous fis choiſir cét homme ambitieux

Pour chef des gens de guerre, auiez vous pas des yeux.
Qui vous empeſchoit lors de voir & de connaiſtre
Qu'il vous ſeroit pariure, & qu'il me ſeroit traiſtre?
Qu'ébloüy de l'eſclat de ceſt illuſtre rang,
Au lieu d'eſtre fidelle il ſe feroit Tiran.
Ce qu'il eſt, ſon orgueil le doit à mes ſeruices,
Il ſe reſſouuient mal de tant de bons offices:
Pour l'honnorer d'vn bien ie m'en voulus priuer,
Renonçant aux honneurs pour l'y voir esleuer:
De ce perfide eſprit i'ignorois l'artifice,
Il trahiſſoit Corinthe, & i'eſtois ſon complice,
C'eſt comme il recompenſe vne aueugle amitié,
De me rendre par elle vn obiect de pitié:
Et toutefois ie l'ayme, en eſt-il pas indigne?
Ouy, la mort doit punir ſa trahiſon inſigne,
Et le Ciel & la Terre, exigent ce debuoir,
Ie conſents à ſa perte, & ie ne la puis voir;
Car mon ſang eſt eſclaue, & c'eſt mon ſang qui regne,
Et ſi mon cœur ſe vange, il faut que mon cœur ſaigne.
Luy meſme ſe doit perdre, ou ſe doit maintenir,
Doit pardonner ſon crime, ou bien le doit punir:
Ha! que mon ame ſouffre en vn combat ſi rude,

ESCHILLES.

Tomberez vous touſiours en cette incertitude:

TIMOLEON.

O Dieux! & le moyen de n'y retomber pas.

ESCHILLES

C'eſt qu'il faut promptement luy donner le trépas,
Vous ſçauez que ſa perte afflige aſſez mon ame.
Quand ie me reſſouuiens que ma ſœur eſt ſa femme:
Mais de cet intereſt ſerois-ie combatu:
Lors que cét infidelle a trahi ſa vertu?
Cét affront vous regarde autant comme il me touche,
Allons donc l'empeſcher qu'il ne ſoüille ſa couche.
Il m'offence & m'oblige à me vanger de luy,
Faictes changer ce traiſtre, ou qu'il meure auiourd'huy:
Nous voyans tous enſemble accablés de miſeres,
Comme il refuſe tout à nos iuſtes prieres.
Qu'il n'a faueur, bonté, ny reſpect pour les ſiens,
Qu'il menace vos iours, & menace les miens:
Que meſme enuers ſa femme on le voit meſconnaiſtre.
Ne vous obſtinez plus à conſeruer vn traiſtre:
Conſentez qu'on trahiſſe vn qui nous a trahis,

Et qui nous perdroit tous en perdant ſon païs.

TIMOLEON.

Mais le voir tomber mort,

ESCHILLES.

Tomber ſous ſa furie?

TIMOLEON.

Oublier ſon ſang propre,

ESCHILLES,

Oublier ſa patrie.

TIMOLEON.

Perdre vn frere?

ESCHILLES.

Vn Tyran.

TIMOLEON.

Que i'ayme,

ESCHILLES.

Et qui nous hait,

TIMOLEON.

Que m'auroit-on veu faire?

ESCHILLES.

Et bien qu'auriez vous fait.

TIMOLEON.

I'auray perdu mon ſang:

ESCHILLES.

Pour conſeruer le noſtre.

TIMOLEON.

Que i'ay ſauué moy-meſme.

ESCHILLES.

Et qui s'attaque au voſtre.

TIMOLEON.

Les Dieux le vangeront;

ESCHILLES.

Il s'eſt moqué des Dieux,
N'ayez plus de pitié d'vn monſtre furieux.
Conſulter plus long-temps & combatre en ſoy-meſme,
Dãs vn ſi grãd mal l'heur c'eſt vne erreur extréme:
Il nous preuiendra tous, ſi l'on ne le preuient,

SCENE V.

ESCHILLES, ORTAGORES,

TIMOLEON.

ESCHILLES.

MAis ie voy ſe me ſemble Ortagores qui vient;

Auez-vous donné l'ordre à toutes nos affaires?

ORTAGORES.

Ouy, ie viens de preuoir aux choſes neceſſaires.

ESCHILLES,

Et nos communs amis ſont-ils bien preparez?

ORTAGORES.

On ne trouua iamais de gens plus aſſeurez,
Reſolus à mourir, & qui bruslent d'entendre,
Le nom de liberté.

ESCHILLES.

Que faut-il plus attendre?

TIMOLEON.

Allons, mais vous ſçauez ce que l'on m'a promis,
Pour la derniere fois, il me ſera permis
De parler à mon frere & luy faire cognaiſtre,
Que les Corinthiens ne veulent point de maiſtre:
Que la raiſon l'oblige à me tenir ſa foy,
Si comme de couſtume il ſe moque de moy.
Ie conſents à ſa mort, ſeul eſpoir qui nous reſte,
O Ciel! diſpenſe nous en vn coup ſi funeſte:
Luy de le receuoir, & moy de le donner.
Detourne ce mal'heur, s'il ſe peut détourner.

SCENE VI.

ESCHILLES, ORTAGORES,

ESCHILLES.

AMy, cette froideur, & cette incertitude,
Marquent noſtre ruyne, & ſon ingratitude,
Il veut, il ne veut pas, ſon cœur deſire, & craint,
Il menace & pardonne, il endure & ſe plaint:
Toutes ſes actions tendent à la ſurpriſe,
Il veut rompre, & non pas acheuer l'entrepriſe,
Il nous dit que ſon frere a merité la mort
Il permet à mon bras ce genereux effort,
Ce coup eſt neceſſaire, il conſent à ſa perte:
Mais cette occaſion ne s'eſt iamais offerte.
Qu'il ne m'ait empeſché de le faire mourir,
Le traiſtre nous abuſe, il nous veut découurir,
Pour ſe mettre à couuert des coups de la tempeſte,
Il n'eſpargnera pas ny ton ſang, ny ma teſte,
Mais encor que dans l'ame ils ſoient tous deux d'accord
Tous deux comme il eſt iuſte, auront vn meſme ſort.

Et pour me deliurer de cette perfidie
Il faut que ie me perde, ou que i'y remedie.
Pour oſter au Tyran ce dangereux appuy,
Ce cœur diſſimulé, deffaiſons-nous deluy:
Or comme ſa maiſon eſt ioincte auec la mienne,
J'entre ſans eſtre veu, de ma chambre en la ſienne;
I'ay fait faire vn paſſage exprés pour ce deſſein,
Par vn des Citoyens qui m'a prété la main,
Il m'a fait vne porte & bien cloze & bien ferme,
Semblable à la muraille, & qui s'ouure & ſe ferme
Auec tant de iuſteſſe, & de facilité.
Que i'en puis diſpoſer en toute ſeureté.
I'auois touſiours preueu que ce frere infidelle,
Se couuroit d'vne feinte & s'armoit d'vn faux zele,
Et qu'il ne témoignoit de iuſtes mouuemens,
Qu'afin de penetrer dedans nos ſentimens.
L'ardeur dont il en parle a penſé me ſurprendre,
Il le pourroit encor, mais ie m'en veux deffendre.

ORTAGORES.

Il n'eſt que trop coupable;

ESCHILLES.

Il n'en faut plus douter,

ORTAGORES.

Eſcoutez ſeulement.

ESCHILLES.

Que pourrois-ie eſcouter?

Ie

Ie ſçay ce qu'il faut craindre, & ce que l'on veut dire.
Mais quand l'vn ſera mort, il faut que l'autre expire:
A tous euenemens ie me ſuis preparé,
Afin que voſtre eſprit en ſoit plus aſſeuré.
Ie vay vous faire voir, que i'ay beaucoup d'adreſſe,
Et que cét eſprit double a manqué de ſoupleſſe:
Et qu'il eſt impoßible à ces nouueaux Tyrans
D'éuiter les effets des deſſeins que ie prens.
Mais ne differons plus, le temps eſt trop vtile,
Il faut vanger ma Sœur, & ſecourir ma ville:
Et me ſauuer moy-meſme auec tous mes amis,
Dans ce iuſte deſir, ie me croy tout permis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ESCHILLISE, DEMARETTE, TIMOPHANES, ESCHILLES, TIMOLEON.

SCENE PREMIERE.

ESCHILLISE Seule.

Ne te fay plus de violence,
Eschillise, romps le silence;
Maintiens, qui te doit maintenir,
N'attens pas qu'il te faille plaindre
Le sort d'vn espoux te fait craindre;
Tu preuois, tu dois preuenir,

L'ambition, l'orgueil, l'enuie,
Menacent d'abreger sa vie,
Son trépas te feroit mourir;
Quelque respect qui te retienne,
C'est ta cause, comme la sienne,
Aide-luy pour te secourir.

Fay-luy voir qu'il ſuit vne ingratte,
Qui le trahit, & qui le flatte
De l'eſpoir de deuenir grand,
Que s'il tient d'elle vne couronne,
Cette inconſtante qui le donne,
Eſt la meſme qui le reprend.

Toy que tout le monde careſſe,
Aueugle & trompeuſe Déeſſe,
Obiect des ſuperbes deſirs;
Partage entre nous ta coûtume,
Que ie gouſte ton amertume,
Et luy tes ſolides plaiſirs,

O fortune ſois moins volage,
Oblige vn illuſtre courage,
Trauaille à ta gloire en ce point,
Qu'vn de tes ouurages s'acheue.
Et celuy que ta main èleue,
Que ta main ne l'abbaiſſe point.

SCENE II.

ESCHILLISE, DEMARETTE,

ESCHILLISE.

MAis quoy,

DEMARETTE.

Ie vous ſurprends;

ESCHILLISE.

Ouy Madame ie ſonge
A l'excés des ennuis où le deſtin me plonge.
Ie voy que nous tombons en d'extrémes mal'heurs,
Et qu'ẽ mõtant au Trône, il faut verſer des pleurs.
Mais dans ma iuſte crainte il faut que ie me plaigne,

DEMARETTE.

Encor que craignez-vous?

ESCHILLISE.

Ce qu'il faut que ie craigne,
Que mon eſpoux ne meure, & qu'vn frere irrité,

Ne le faſſe l'obiet de ſa temerité.
Car, Madame, on a veu d'aſſez triſtes exemples,
Où le ſang homicide a profané des Temples,
Les Grecs ont veu chez eux, des freres inhumains,
S'entredonner la mort, auec leurs propres mains.
Ils ont veu des enfans maſſacrez par leurs meres;
Ils ont veu des enfans qui maſſacroient leurs peres.
Le ſang doit faire aimer, mais le Ciel a permis,
Qu'il rendit les parens, les pires ennemis.
C'eſt en quoy mes ſoupçons, paroiſſent legitimes,
Meſmes inimitiés, ont procuré ſes crimes;
Et les meſmes fureurs ſe peuuent témoigner,
Où l'vn veut eſtre libre, & l'autre veut regner
Le treſpas de Philarque, eſt de trop d'importance,
Vn frere, contre vn frere, entreprend ſa deffence,
Et d'ailleurs il reſiſte au nouueau nom de Roy;
Il blâme mon eſpoux d'auoir manqué de foy;
Le nom de liberté fait que ſon cœur ſouſpire,
Et c'ét ce qui m'oblige à croire qu'il conſpire.

DEMARETTE.

Dans cette vaine peur que vous en faites voir,
Quoy, ma fille, le ſang n'a donc plus de pouuoir,
Mais le voicy qui vient, retirés-vous de grace,
Ie veux l'entretenir deſſus ce qui ſe paſſe;
Ie finiray bien toſt vn ſi triſte entretien,
Et ie luy parleray pour noſtre commun bien.

SCENE III.

DEMARETTE, TIMOPHANES,

DEMARETTE.

MOn Fils si i'ose faire vne seconde plainte
Ie ne demanderay Philarque ny Melinte.
Voyez que vostre Mere embrasse vos genoux,
Pour elle, & pour vn frere & plus encor pour vous.

TIMOPHANES.

Que ditez-vous Madame? et qu'est-ce que vous faites?

DEMARETTE.

Si vous n'accordez rien à mes iustes requestes,
Il n'est crainte, raison, ny maxime d'Estat,
Qui vous puisse excuser de me paraistre ingrat,
Ie ne veux rien de vous, qui ne soit legitime,
Et c'est pour empescher la naissance d'vn crime.

TIMOPHANES.

Quel crime?

DEMARETTE.

Il eſt horrible à la clarté du iour,

TIMOPHANES.

Ie ſuis trahy ſans doute, elle ſçait mon amour,

DEMARETTE.

La crainte qu'il n'arriue, à toute heure me preſſe,
Auec iuſte ſubiet mon cœur s'en intereſſe:
Vous traitez voſtre frere auec trop de mépris,
De haine, l'vn pour l'autre, on vous a veus épris:
Auec quelle douleur, puis-ie l'auoir ſoufferte,
Ie doi. de cette haine attendre vôtre perte,
En attendre la mienne, & peut-eſtre à mes yeux,
De voir executer des meurtres odieux.
Pardonnez ce diſcours à l'ardeur qui m'emporte,
Ie vous ayme tous deux d'vne amitié ſi forte:
Que preſque à tous moments mes eſprits allarmez,
Penſent voir mes enfans, l'vn cõtre l'autre armez;
Mais viuez mieux enſemble, ô mon Fils, voſtre Mere
Touche des ſentimens que n'a pas voſtre frere;
Faites luy receuoir vn traitement plus doux:
Car vous deuez beaucoup au ſoin qu'il a de vous.
Les marquez d'amitié qu'il vous en a renduës,
Dans vôtre ſouuenir ſe ſont elles perdues?

Ie ſçay bien qu'il vous ayme, & mes pleurs apres tout,
De voſtre dureté deuroient venir à bout.
Mon Fils chaſſez la crainte où mon ame eſt reduite,
Que l'eſclat des grandeurs dont la vôtre eſt ſeduite,
Ne vous empeſche pas d'en iuger ſainement,
D'eſcouter voſtre Mere, & d'agir iuſtement,
Contentez voſtre Frere, au moins en quelque choſe,
Si vous ne conſentez à ce qu'il vous propoſe:
Pour cette liberté qu'il tâche de r'auoir,
Adouciſſez le tiltre, & gardez le pouuoir.
Satisfaites ainſi ſon deſir & le voſtre,

TIMOPHANES.

Madame, ce diſcours ſeroit bon pour vn autre:
Qui ſe relaſche eſt foible, & qui cede eſt rendu,
Si ie quitte le nom le pouuoir eſt perdu.
Ce frere iniurieux veut ternir ma memoire,
Il ayme ma perſonne, auſſi peu que ma gloire.
Le nom le choque moins que ne fait le pouuoir,
C'eſt peut-eſtre vn bon-heur qu'il voudroit bien auoir.
S'il m'ayme, on le verra, qu'il ceſſe de ſe plaindre,
Et de m'importuner, & de vous faire craindre.
Ce n'eſt pas mon deſſein, que nous venions aux coups,
Ny que ce déplaiſir aille iuſques à vous.
Encore qu'il ait tort de m'eſtre ſi contraire,

Qu'il

Qu'il prend tous les partis qui me peuuent déplaire.
De peur que ma vengeance accroisse voſtre ennuy,
Ie ſeray le dernier à m'attaquer à luy:
Le voicy ce me ſemble, attendez-le Madame;
Faites que la raiſon agiſſe dans ſon ame,
Que ſon deſir s'accorde auec que ſon deuoir
Et qu'il ſoit le premier à ſuiure mon pouuoir.

SCENE IV.

DEMARETE, TIMOLEON.

DEMARETTE.

O Dieux! que ſon eſprit cache de violence!
Mais deſguiſe ton ame à celuy qui s'auance.
Tâche ſubtillement déuenter vn deſſein,
Dont le ſimple ſoupçon te fait glacer le ſein.
Dy de ſçauoir vn mal, dont tu n'as que la crainte,

TIMOLEON.

O rencontre faſcheux!

DEMARETTE.

Entendrez vous ma plainte,

Mes yeux chargez de pleurs disent-ils point assez,
Les funestes mal'heurs dont vous nous menacez?

TIMOLEON.

Quelle friuole crainte embarasse vostre ame?

DEMARETTE.

Vn grand subiet de crainte, en fait vn grand de
blasme,
L'inuste desplaisir dont vous estes atteint,
Est celuy que i'accuse, & que mon ame craint
A quelle extremité reduisez-vous ma vie,
La trouuez-vous trop longue & qu'elle est vostre
enuie?
Auez-vous trop d'vn frere? ennuyé de son bien
Estes-vous las qu'il viue, & n'aymez-vous plus
rien?
Dans vostre inimitié que nous voyons accraistre,
Plaindray-ie le mal'heur de vous auoir fait naistre.
Dois-je seruir de butte à vostre auersion?

TIMOLEON.

Madame, il s'en faut prendre à son ambition,
L'ingrat, s'estant piqué de regner sur la terre,
Où le sceptre, parfois, comparable à du verre,
Foible & facile à rompre au moindre éuenement:
Espreuue que son estre est borné d'vn moment.

Il croit ſuiuant vn bien de ſi courte durée,
Que l'amitié d'vn frere, eſt bien moins aſſeurée,
Et que pour arriuer à ce ſuperbe rang;
On doit n'eſpargner rien, non pas meſme ſon ſang.
Ouy cette ambition, cette mortelle peſte;
A mon bon-heur fatalle, à Corinthe funeſte,
En couronnant la teſte, arme encore ſa main,
Elle priue ſon cœur de ſentiment humain;
La iuſtice le bleſſe, & la raiſon l'outrage,
La douleur le dégoute, il reçoit mieux la rage,
Il adore le vice, en veut eſtre ſouillé,
De toutes les vertus, ſon cœur s'eſt deſpouïllé.
Ie l'aimois, changement ſenſible à ma memoire!
Alors qu'il recherchoit la veritable gloire.
Que ſon bras s'occupant à des actes permis,
N'eſpandoit d'autre ſang que de ſes ennemis,
Qu'il prenoit mes conſeils aux affaires plus hautes;
Qu'il ſuiuoit mes deſirs, que i'excuſois ſes fautes;
Qu'à mes affections il n'eſtoit pas ingrat,
Que tenant ſa fortune en ſon premier eſclat,
Il témoignoit du zele à ſeruir ſa patrie,
Depuis qu'ingratement le laſche la trahie.
Qu'il m'a trahy moy meſme affin de la trahir;
Ie ſuis forcé, Madame à le deuoir hair:
Toutes fois ie reſiſte à cette iuſte haine,
Bien que ma reſiſtance à mon regret ſoit vaine:
Que ſans fruict ie trauaille à m'oppoſer à luy,

Pour noſtre liberté qu'il nous oſte auiourd'huy.
Oppreſſé du remords d'auoir cauſé ſa perte,
Ma teſte à ſes bourreaux ſeroit bien toſt offerte:
Si ſon ambition ſe pouuoit aſſouuir,
Et nous rendre le bien qu'il nous vient de rauir.
Mais ſon cœur eſt bruslé de feux illegitimes,
Son iniuſte puiſſance eſt eſclaue des crimes.
Il met tout en vſage, il ſe croit tout permis,
Il les commettra tous s'il ne les a commis:
Mais ie le vay prier que ſon eſprit ſe dompte,
Qu'en ma perte, il acheue à ſignaler ma honte,
O iuſtice! ô deuoir! touchez-le par ma voix,
Ie vous conduits à luy pour la derniere fois.

SCENE V.

DEMARETTE.

ENtre leurs paſſions mon ame eſt partagée,
Pour tout les deux enſemble on me voit affligée,
Pour l'vn ie fais des vœux, pour l'autre ie me plains,
Auec vn ie m'aſſeure, auec l'autre ie crains.
Et ne gardant plus d'ordre en ce deſordre extréme,

Ie crains pour tout enſemble, & ie crains pour moy meſme.
Quoy qu'ordonne le Ciel, leur ſort ſera le mien,
Et s'ils ne ſont contents ie n'auray pas de bien.
Prends pitié de ma peine, ô Ciel, qui vois ma crainte,
Oſte m'en le ſubiet, rauis d'entre-eux la plainte,
Fay que le plus puiſſant, n'attente aucun effort,
Ou fais que le plus foible obeyſſe au plus fort,

SCENE VI.

TIMOLEON.

LAſche, lors que ton frere en ſecret te conſeille,
Tu n'ouures donc la bouche, & ne preſtes l'oreille,
A d'autres ſentimens qu'à ſe rire de moy,
Tu me traites d'eſclaue, & tu parles en Roy;
Quoy? lors que ie te porte vn conſeil ſalutaire,
Ton orgueil inſolent, m'ordonne de me taire.
Alors que ie m'oppoſe à ton iuſte trépas,
Ton vain eſprit ſe moque, & ne m'eſcoute pas;
Tu rougis de m'entendre, & tu me fais iniure,
Quand i'eſcoute pour toy, la voix de la nature;

Mon amitié ſe monſtre où ta haine paroiſt,
Et ton mépris augmente alors qu'elle s'accroiſt,
O Ciel! qui vois le trouble, où mon ame eſt reduite,
En cette incertitude eſclaire ſa conduite,
Et me fais reconnoiſtre en cette extremité,
Si ie dois perdre vn frere, ou noſtre liberté;
Il eſt iuſte qu'vn peuple à ſon deſir periſſe,
Ou que ce Tyran meure auec ſon iniuſtice,
Detache mon eſprit du deuoir, ou du ſang;
Qui dans mes ſentimens tiennent vn meſme rang.
Mais Dieux! que cét effort eſt d'vne rude eſpreuue,
Dans l'embarras eſtrange où ma raiſon ſe treuue:
Mon cœur outré de dueil qui ne conſent à rien,
Sans commettre vn grand mal, ne peut faire vn grand bien.
Si i'eſpargne mon ſang, mon ame eſt criminelle,
Si ie fais mon deuoir elle ſera cruelle.
O deuoir! ô mon ſang! que voules-vous de moy?
L'vn & l'autre à ſon tour me fait pancher à ſoy:
Que par eux mon eſprit ſouffre de violence,
Tous deux eſgalement le tiennent en balance:
Mon cœur pour tous les deux ſe fend par la moitié,
Tantoſt pour le debuoir, tantoſt pour l'amitié:
Dieux! lequel chaſſeray-je, & lequel dois-ie croire,
Pour qui ſera la perte, & pour qui la victoire:
Qui de ces deux partis aura plus de pouuoir?

En fin qui regnera le ſang, ou le deuoir?
O deuoir! ie me rends, ta force eſt la plus grande,
La raiſon me l'ordonne, & le Ciel le commande
Malgré mon amitié ie me range vers toy,
Tes iuſtes intereſts ſe preſentent à moy,
Ie ſçay que perdre vn frere eſt vn crime execrable,
Mais ſi ſa mort deliure vn peuple miſerable,
Si c'eſt vanger les Dieux, punir la trahiſon,
Ie croy qu'on le peut faire & ſuiure la raiſon.
Toy qui te vois captiue auec tes propres armes,
Corinthe où le ſang coule & ſe mesle à des larmes,
Qui perdant ta franchiſe as perdu tous les biens,
Et qui ſers de priſon, & de ſepulchre aux tiens;
Pour gagner dans mon ame vne inſigne victoire,
Qui ſerue à ta vangeance & releue ta gloire,
Dans ta calamité parle, ou bien te fais voir,
Auec tous les mal'heurs qui peuuent s'eſmouuoir.
Mais pourquoy deſirer, & ſa voix & ſa veuë?
Corinthe à mon regret, ie t'ay trop entendue:
Tes morts & tes viuants me diſent à tous coups,
Deliure ton pais, vange toy, ſauue nous.
Eſprits appaisez-vous aux tombeaux où vous eſtes,
Viuans ceſſez les pleurs, & les cris que vous faites.
Ce que vous deſirez, vous l'allez obtenir,
Voſtre cruel Tyran ſort de mon ſouuenir.

Toy que nous eſtimons plus chere que la vie,
Grace aymable des Cieux, que l'on nous a rauie:
Felicité ſupréme, & qui naiſt auec nous,
Et dont la iouyſſance a des attraits ſi doux,
Liberté miſe aux fers auec tant de furie,
Gloire de la iuſtice, amour de la patrie!
Et toy ſang innocent reſpandu par les mains,
Du plus traiſtre des Grecs, & de tous les humains,
Fidelité promiſe, & qu'il n'a point tenue,
Pieté vers les Dieux à ce monſtre incognue:
Mépris qu'il fait de moy, horreur, crainte, pitié,
Souſtenez mon deuoir contre mon amitié:
Faites-moy conſentir que ce Tyran ſuccombe,
Que d'vn iniuſte Thrône il aille ſoubs la tombe.
C'eſt fait voſtre deſir ne ſe peut refuſer,
Mais vous m'excuſerez ſi l'on peut m'accuſer,
Eſchilles ta valeur finira nos diſgraces.
Ie m'en va te mander ce qu'il faut que tu faces.
Mon bras pour s'exempter de produire ce bien,
En veut donner la gloire à la force du tien.

SCENE.

SCENE VII.

ESCHILLES Seul.

REpasse dans ta chambre attendant qu'il reuienne,
C'est icy que sa perte empeschera la mienne:
En ce lieu ce poignard me fera la raison,
De son amitié feinte, & de sa trahison.
Mais quelle repugnance en mon cœur semble naistre,
De peur d'estre trahy, l'attaqueray-ie en traistre?
S'il n'est pas criminel, le dois-ie deuenir;
Vay-ie l'assassiner, ou le vay-ie punir?
Que ce doubte est fascheux; mais, Dieux! qu'il est estrange!
O ma ville! ô ma sœur! il faut que ie vous vange,
Ouy, quoy qu'il en puisse estre, ou qui puisse arriuer,
Ie suis trop aduancé pour ne pas acheuer.
Mais de peur qu'il n'eschape à ma iuste furie,
Prétons par fois l'oreille & la tapisserie:
Pour sçauoir son retour à prendre bien mon temps,
Mais i'oy du bruit; on monte, et c'est luy que i'entẽs,
Cachons-nous tout à fait.

SCENE VIII.

TIMOLEON, ESCHILLES,

TIMOLEON.

Appaiſe ta colere,
Aurois-tu bien le cœur de voir mourir ton frere?
La Iuſtice condamne vne telle action,
Laiſſe aux Dieux la vangeance, & la punition.
Mais lâche, mais timide, apprends de ta miſere,
Puiſque c'eſt vn Tyran, que ce n'eſt plus ton frere;
Il a perdu ce tiltre en ſa brutalité,
Trahis qui t'a traby, quitte qui t'a quitté.
Surprens qui t'a ſurpris, ris de qui te meſpriſe,
Cherche tous les moyens de r'auoir ta franchiſe:
Et pour ſeruir ta ville en l'extréme danger,
Deſtruis qui la deſtruit, perds-le pour la vanger:
Bien que ton cœur replique à ce honteux ſupplice,
Commence par ton frere à faire la iuſtice.
Et monſtre par l'effet du deſſein que tu prens,
Que tu nâquis pour vaincre & punir les Tyrans.
Ouy, puiſque cette plume à mes mains s'eſt offerte,
Tyran ie vais ſouſcrire à l'arreſt de ta perte,

Eſchilles tu verras par ce funeſte eſcrit,
Que le ſalut du peuple a vaincu mon eſprit.
O mon frere ! ô mon frere, où me vas-tu reduire,
Ie fis naiſtre ta gloire & ie la veux deſtruire.
O mon frere ! ô mon frere, à quoy me reſous-tu.
Pourquoy n'as tu ſuiuy ta premiere vertu.
Di moy que veux-tu faire, eſt-ce donc ton enuie
Que ta rigueur me force à te priuer de vie.
Pleurez mes yeux, pleurez ſon mal'heureux trepas,
Et donnez-luy des pleurs qu'il ne merite pas;
Mais le ſommeil ſe meſle auec l'eau de mes larmes,
Il m'attaque, il me force à reſſentir ſes charmes;
O ſommeil! ta douceur ne me peut ſecourir,
Ny m'obliger beaucoup, ſans me faire mourir;
Laiſſe-moy, toutesfois ie ne m'en puis deffendre,
Hors l'aſſoupiſſement qui me vient de ſurprendre:
Depuis que d'vn ingrat ie ſuis abandonné,
Les heures du repos ne m'en ont point donné.
D'où vient ce changement, quelle eſt cette merueille,
I'ouure les yeux ſans voir, ie parle & ie ſommeille?
Et bien, il faut ſouffrir ce naturel effort,
Et dormir s'il ſe peut du ſommeil de la mort.

Il eſcrit & puis il pourſuit

ESCHILLES.

Il dort, & de ſes mains il couure ſon viſage?
L'occaſion eſt belle, arme-toy mon courage.
Approche, enfonce-luy ton poignard dans le cœur,

Il lit la lettre suiuante

Mais que vois-ie, lisons ce qu'escrit ce trompeur.
Nostre ennemy commun n'a pas voulu m'entendre,
C'est au dernier remede, à quoy l'on doit s'attendre.
Ma pitié desormais n'opposera plus rien,
Renuoyez nos amis en toute diligence,
Afin que rien ne manque à nostre intelligence:
Faites vostre deuoir & ie feray le mien.

Apres auoir leu il poursuit.

O Dieux! qu'allois-ie faire, ô mon ame confuse,
Condamne la fureur dont cét escrit t'accuse:
Mais escriuons dessus, nostre iuste desir,
Il verra ce qu'il gaigne en nous faisant plaisir.

Ayant escrit il plante le poignar auec L'escriture sur la table disant.

Laissons luy ce poignard auec nostre escriture,
Il s'espouuentera d'vne telle aduanture,
N'importe, cette crainte obtiendra le pouuoir,
De resoudre son ame à faire son deuoir.
Sortons.

TIMOLEON s'esueillant.

Que mon sommeil n'est guere delectable?
Mais deuoit-il fermer les yeux d'vn miserable?
Vn cœur que la cholere agite incessamment,
Peut-il dans ses mal'heurs reposer vn moment,
Helas! c'est de ma perte vn signe indubitable,
Mais qui peut auoir mis ce poignard sur ma table.

Que voicy d'escriture est-elle de ma main?
Il lit. Il lit.
Lors qu'vn bras se leuoit pour te percer le sein,
Le bien que tu veus faire a conserué ta vie,
Que ce poignard t'oblige à suiure ton enuie.
Les Dieux veulent de toy l'effet de ton dessein,
O cruelle demande, effroyable aduanture,
Le ciel est donc contraire aux loix de la nature, Il poursuit apres auoir lú.
Mon esprit sur ce point ne peut estre esclaircy,
Ha! sans doute les Dieux agissent en cecy.
Ie ne puis l'empescher, amitié, sang, nature;
Vous estes sans puissance apres cette aduanture;
Mon frere me distrait par sa brutalité,
De destourner ces coups de sa fàtalité:
La raison dans son ame est tellement bannie,
Il affecte si fort le nom de tyrannie,
Que malgré mes conseils, qu'on luy voit desdaigner,
Il ne peut se resoudre à viure sans regner.
Mais Corinthe resiste à son humeur hautaine,
Elle abhorre si fort la grandeur souueraine
Quelle veut estre libre, & ne sçauroit souffrir,
Qu'vn Tyran la maistrise & regne sans mourir.
Ainsi tout veut qu'il meure, ainsi tout me conuie,
Il est si redoutable & si traistre à sa vie,
Qu'il ne peut quād les Dieux le voudroiēt secourir,

Ny viure ſans regner, ny regner ſans mourir.
Fay ce qu'on te demande, ou pluſtoſt qu'on t'ordonne,
Abandonne celuy, que le Ciel abandonne;
Vn bras, qui s'eſt leué pour te percer le ſein;
T'oblige d'acheuer ton genereux deſſein.
Le bien que tu veux faire a conſerué ta vie,
Mon frere, ton trépas doit eſtre mon enuie,
C'eſt au peril du mien, que ie l'ay differé,
Si ie l'empeſche encor, le mien eſt aſſeuré.
La mort eſt neceſſaire & ie me l'attribue,
Ton orgueil le merite, & tout y contribue.
Terre, Ciel, hommes, Dieux, puiſqu'il faut le trahir,
Ie conſents de le perdre, & de vous obeyr.

Fin du troiſieſme Acte.

ACTE IV.

TIMOPHANES, TIMOLEON, ESCHILLES, MELINTE. LISANDRE, ESCHILLISE.

SCENE PREMIERE.

TIMOPHANES Seul.

Conſeil inſupportable, eſtrange procedure,
Enfin c'eſt trop long-tẽps que ma douceur t'endure.
Et tout autre qu'vn frere en ce diſcours ſuſpect,
Auroit perdu la teſte en perdant le reſpect.
Quoy? me perſuader par vne erreur extréme,
Qu'il faut que ie me rẽde ennemy de moy-meſme;
D'auoir iuſqu'à ce point le courage abbatu?
De quitter laſchement le prix de ma vertu.
Dans ce conſeil iniuſte, & ſi peu neceſſaire,
Faut-il que ie l'eſtime ou laſche, ou temeraire;

Et me dois je moquer de ſa temerité,
De ſon extrauagance, ou de la laſcheté?
Dois-ie mettre en effect ſes vaines remonſtrances,
Au plus haut de ma gloire & de mes eſperances?
Comme ce foible eſprit manqueray-ie de cœur
Cederay-ie aux vaincus la gloire du vainqueur?
Moy qui ſceus l'acquerir auec que tant d'audace,
Pour ſonger & commettre vne action ſi baſſe,
D'vn extréme dans l'autre il me faudroit paſſer
Eſtablir vn Empire & puis le renuerſer.
Ie preſume pluſtoſt au conſeil qu'il m'en donne
Que ſon eſprit ialoux de l'heur qui m'enuironne.
Veut que ie m'en deſpouille afin d'y paruenir,
Mon ame, en dois-je rire, ou l'en doisie punir?
Non, pour eſtre forcé d'en venir à ce terme,
Ie le trouue trop foible, & ie me ſens trop ferme.
Si Corinthe n'abiſme on ne peut m'esbranler,
Deſtitué de force il aura beau parler;
Ie fermeray l'oreille à tout ce qu'il peut dire,
Attentif d'autre part d'accroiſtre mon empire.
Sans implorer ſon aide, ou chercher ſon appuy,
Ie mettray tous mes ſoins à l'affermir ſans luy;
Qu'il en ſoit enuieux, ie ſuis ſans défiance,
Quelque deſſein qu'il ait, ie ſçay ſon impuiſſance.
Quoy que ce fol Cenſeur propoſe à l'aduenir,
Ie n'en feray que rire au lieu de le punir.
Toutesfois ie conclus peut-eſtre à mon dommage,

Si

Si ſon ame s'accorde auecq; ſon langage.
Il oſera paſſer au gré de ſes ſouhaits,
D'vn diſcours qui m'offence à de plus grands effets:
Mais ie veilleray dans le mal qu'il m'appreſte.
Ie feray retomber l'orage ſur ſa teſte.
Pour me faire ſçauant de ſes intentions,
Ie verray de ſi prés toutes ſes actions:
Que ſi d'vne parolle il choque ma puiſſance,
Sa mort ſignalera, ſon crime, & ſa vangeance,
Pour n'eſtre preuenu, ie le dois preuenir,
En m'obligeant à craindre, il m'oblige à punir,
Ie n'eſcouteray plus l'amitié fraternelle,
Ie ſuis ſourd, incenſible, & ſans reſpect pour elle,
Et le mal que i'en crains tomberoit deſſus moy,
Si ie la preferois au deſſein d'eſtre Roy.

SCENE II.

TIMOPHANES, LISANDRE,

TIMOPHANES,

AVray-je cette ingrate, & faut-il que i'eſpere?

LISANDRE.

Ouy Sire, ie lay priſe en parlant à ſon Pere,
Meſme ie l'ay conduite où vous m'auiez preſcrit.

TIMOPHANES.

Enfin ie dompteray cét orgueilleux eſprit.
Rien n'eſt plus comparable au bon-heur de ma vie,
Si ce diuin obiect contente mon enuie?

LISANDRE.

Mais Sire, il n'eſt pas temps de ſonger aux plaiſirs,
Vn obſtacle nouueau s'oppoſe à vos deſirs:
Melinte m'a ſuiuy ſans monſtrer de contrainte,
Et ſans me témoigner ny deſplaiſir ny crainte,
Son eſprit ſembloit calme, & ſon œil aſſuré
N'auoit rien que d'aymable, & que de moderé;
La trouuant ſi facile à reſſuyer ſes larmes,
Ie vous croyois des-ja poſſeſſeur de ſes charmes.
Mais lorsque l'apparence aſſuroit ce bon-heur,
Elle premeditoit de ſauuer ſon honneur,
Sans que i'euſſe preueu, ny connu ſa penſée,
Au coſté d'vn des miens elle s'eſt eslancée.
Et puis s'en retirant d'vn eſprit plus qu'humain,
Vn poignard qu'il portoit a paru dans ſa main.
Hauſſant le bras alors d'vne viteſſe extréme,
Son viſage adorable eſt deuenu tout bléme.

Sa bouche en ce desordre a proferé ces mots,
Traistres permettez-moy que ie meure en repos?
Ou si vous m'approchez cette funeste lame
Vous laissera mon corps, sans chaleur & sans ame,
Allez dire au Tyran qu'auiourd'huy la vertu,
Sera victorieuse & le vice abbatu.
Apres cette menace elle s'est esloignée,
Dans l'ardeur de mourir qu'elle m'a tesmoignée.
Sire, prescriuez moy, quel ordre il faut tenir,
Pour empescher sa perte?

TIMOPHANES.

Il te faudroit punir,
Insensé, negligent & lasche mercenaire.
Meurtrier de mes plaisirs il estoit necessaire,
D'obseruer mieux celuy que ie t'auois donné,
Mais puisque ton esprit t'auoit abandonné:
Va, songe à reparer la faute qu'il a faite;
Il y va de ta mort, si sa main la maltraite.
Retrouue les moyens de m'en rendre vainqueur,
Pour me rendre la paix, que tu m'ostes du cœur.
Que contre Philarque au milieu de la ruë,
Vn poignard sur la gorge, & qu'elle en ayt la veuë
Tâche par cét obiet, d'esbranler ses esprits,
Si l'ingrate persiste au dessein qu'elle a pris:
Que rien ne la flechisse & que rien ne l'estonne,
Acheue sans pitié l'ordre que ie te donne.

Sans regarder les pleurs, perce de mille coups
Le cœur d'vn detestable & criminel espous,
Si cette fin tragique, est d'vne autre suiuie?
La mort qu'ils souffriront conseruera ma vie.
En finissant leurs iours ma peine finira.
Va, mais non, ne va pas, quoy? Melinte mourra.
O beauté! trop aimable, & trop peu reuerée.
Passion violente, ardeur demesurée.
Quoy? Melinte verroit par vostre iniuste effort,
Dans ma flame naissante vn principe de mort.
Desirs cruels, enfans d'vn œil que i'idolastre,
Sentimens furieux d'vn cœur opiniastre.
Que vous accordez mal dans mon ressentiment,
Les voluptez d'vn Prince aux deuoirs d'vn amãt;
Voulez-vous aux despens du repos de mon ame,
Contenter vos rigueurs sous le nom de ma flame.
O Melinte! serois-ie vn glorieux vainqueur,
De posseder ton corps sans posseder ton cœur;
Non, mais ie veux reuoir cette desesperée,

LISANDRE.

Seigneur c'est luy porter vne mort assurée.
Mais par cette fenestre elle vous pourra voir,
Il l'a faut appeller Melinte.

SCENE III.

TIMOPHANES, MELINTE, LISANDRE.

TIMOPHANES.

Mon espoir?

MELINTE.

Que me veux-tu perfide?

TIMOPHNES.

O beauté sans pareille!
O Melinte! ô mon ame! adorable merueille,
Delices de mes yeux.

MELINTE.

O supplices des miens!
Viens tu pour m'arracher le poignard que ie tiens,
Dis? viens-tu pour accroistre, ou pour finir ma peine?
Ton cœur est-il passé de l'amour à la haine?
Viens-tu de ta main propre abreger mes ennuis

Et me vois tu ſans crainte en l'eſtat où ie ſuis.
Croyois-tu que Melinte euſt recours à des larmes;
Et que pour ſa deffence elle ſeroit ſans armes;
Et que c'étoit aſſez pour vaincre ſa rigueur,
D'empriſonner ſon corps pour acquerir ſon cœur;
Le Ciel monſtre impudique, eſt ennemy des crimes,
Sa bonté fauoriſe aux deſſeins legitimes:
Par la diſgrace meſme, il nous peut ſecourir,
Et n'eſt pas rigoureux de me faire mourir.
Quand d'vn plus grand mal'heur, le treſpas nous deliure,
C'eſt peu lâche, c'eſt peu, que de ceſſer de viure.
Soule, ſoule tes yeux, du ſpectacle inhumain,
D'vne femme reduite à mourir de ſa main;
Si ce deſir t'ameine, infame ie ſuis preſte,
Adieu mon cher Philarque.

TIMOPHANES.

Arreſte ingratte, arreſte,
Ie ne viens pas icy pour te ſolliciter,
Au funeſte deſſein que ton cœur doit quitter,
S'il faut que la fortune exerce ſon empire,
Et que l'vn de nous meure ordonne que i'expire.
Ie conſentiray mieux à la perte du iour,
Qu'à celle de l'obiet qui cauſe mon amour;
Ie deteſte ce crime, & ie crains ce dommage,

Mon cœur qui te reuere & qui te rend hommage,
Ceſt obiet de ta haine & des rigueurs du ſort,
Conſentira pluſtoſt à la fin qu'à ta mort;
Ie l'offre de victime aux efforts de ta rage,

MELINTE,

Tu n'en ferois rien traiſtre? apprends que mon courage,
Accepteroit cét offre auec plus de plaiſirs,
Qu'il n'a conçeu d'horreur de tes ſales deſirs:
Mais cette belle fin te ſeroit glorieuſe,
Et deshonnoreroit ma main victorieuſe.
Il faut que plus de honte accompagne ton ſort,
Et qu'vne horrible vie aye vne horrible mort.
Mais ie voy dans tes yeux le deſtin de ta perte,
Et la fin des mal'heurs où mon ame eſt offerte.
Le Ciel qui ſe prepare à vanger mon affront,
Imprime le portrait de la mort ſur ton front.
Mais d'vne mort hideuſe & pleine d'infamie,

TIMOPHANES.

Qu'elle paroiſſe donc cette main ennemie,
Qui doit couper la trame, & qui te vangera,
Pourueu qu'elle te plaiſe elle m'obligera.
Mais ton deſir te flatte, & ton eſpoir te trompe,
Ordonne ta vangeance auec que plus de pompe;
Commande à ma main propre, elle te va t'obeyr,

Donne moy cette lame.

MELINTE.

Ha! tu me veux trahir
Tyran iniurieux ie connois ta malice,
Ie ris de ta priere & de ton artifice:
Et ce glorieux fer dont tu me veux priuer,
Dans vn ſang criminel ne le doit pas lauer.
Corinthe qui fera ma vangeance & la ſienne,
N'y doit pas employer ny ta main ny la mienne:
Celles qui t'ont armé s'armeront contre toy:
Et t'oſteront le Sceptre apres t'auoir fait Roy,

TIMOPHANES.

Le ſang de tous les tiens calmera cét orage,

MELINTE.

Et le tien, des tiens meſme aſſouuira la rage.
Ma voix t'oze predire vn aſſuré trépas,
L'eſpoir de ce bon-heur ne me trompera pas:
Va, monſtre ſanguinaire, execrable & ſans ame,
Ie ne ſçaurois ſouffrir le diſcours de ta flame.
Porte ailleurs ta preſence, odieux à mes yeux,
Et t'en va contenter la iuſtice des cieux.
Ton ſupplice eſt tout preſt.

TIMOPHANES.

Et le tien ſe prepare.
Mais elle ſe retire, ô cruelle! ô barbare!

Quoy mes ſubmiſſions n'ont rien peu ſur ton cœur,
Et bien tu connoiſtras ce que peut ma rigueur:
C'eſt d'vn amour extréme, vne Loy ſouueraine,
Celle qui la mepriſe eſt digne de ma haine:
Va Liſandre que mon ordre à ce coup ſoit ſuiuy
Et rends moy ſi tu peux ce que tu m'as rauy.

SCENE IV.

TIMOPHANES, ESCHILLES,

TIMOPHANES.

MAis voicy la Reyne, ô ſurpriſe importune!
Ne luy declare pas ſa mauuaiſe infortune:
Amour fais que ſon cœur ne liſe pas au mien.
Le feu qui me deuore eſt oufferoit le ſien.
Obiet de mes deſirs, & mon amour vnique:
Dieux! qui te rend ſi triſte, & ſi melancolique?
Eſt-ce que mon bon-heur n'agit pas à ton gré,
Noſtre fortune arriue à ſon plus haut degré.
Mais ie proteſte au Ciel qui nous a voulu ioindre,
Que cét eſclat de gloire où tu me vois attaindre,
En ſeroit vn de honte, & de meſpris pour moy,
S'il ne te faiſoit Reyne alors qu'il te fait Roy.

ESCHILLISE.

Ha! Seigneur voſtre amour en ce point m'eſt bien deue,
Extréme pour extréme, elle vous eſt rendue,
Si ie ſuis vos plaiſirs, vous eſtes mon plaiſir,
Mon eſperance vnique, & mon dernier deſir:
Mais dedans le bon-heur que le Ciel nous enuoye,
Vous eſtes ma triſteſſe auſſi bien que ma ioye:
L'inconſtance du ſort m'obligeant à penſer,
Qu'alors qu'il vous eſleue, il peut vous abaiſſer:
Mais c'eſt encore plus outre, où va ſon inſolence,
Seigneur permettez-moy de rompre le ſilence.
Et que ie vous declare en ceſt heureux moment,
Ce qui meſle ma crainte, & mon contentement.

TIMOPHANES.

Vous le pouuez, Madame.

ESCHILLISE.

En l'eſtat où vous eſtes,
Des embuſches, Seigneur, vous peuuent eſtre faites:
Soit, ou par negligence, ou par trop de bonté,
Vous relaſchez beaucoup de voſtre ſeureté.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame apprehende,
De ce que ie perdrois l'importance eſt trop grande,
On ne peut vous abattre auec quemoins d'effort,

Qu'en nous faisant souffrir vne tragique mort,
Ce mal'heur arriuant, ie mourrois sans me plaindre,
Ha! Seigneur, vous sçauez qui vous auez à craindre.

TIMOPHANES

Mon frere, chere espouse est digne de pitié,
Beaucoup plus que d'enuie, ô l'aimable moitié!
De quel œil vn perfide, vn espoux infidelle,
Peut-il voir les effets d'vne amitié si belle,
Et trahir sa constance.

ESCHILLISE.

O Dieux! mes bons amis
Ne seront au besoin, ny receus ny suiuis.
Des monstres furieux, menacent vostre vie,
Seigneur vous deuez craindre, & la haine & l'enuie.
Ces deux fiers ennemis, tristes de vos proiets,
Soufflent l'ingratitude, aux cœurs de vos subiets.
Peut-estre en ce moment la rage les assemble,
Pour iurer vostre perte ils conspirent ensemble.
Le complot effroyable, en peut estre arresté,
Aux mains de l'iniustice, & de la cruauté:
Mais on le rendra vain pourueu qu'on le preuienne,
S'ils iurent vostre perte, ils ont iuré la mienne.
Vous m'en pouuez deffendre en éuitant leurs coups,

Et vous m'abandonnez n'ayant pas ſoin de vous :
Au nom de noſtre amour, preuenez cét orage,
Si vous aimez le Sceptre, aimez vous d'auantage.
Moderez ce grand cœur, qui vous fait haſarder,
Ne marchez plus ſans ſuite, ou faites-vous garder.
Pour conſeruer l'honneur, de maiſtriſer Corinthe,
Ioignez la défiance, au deffaut de la crainte,
Conſiderant les biens que vous auez ſoumis,
Vous regnez au milieu de tous vos ennemis.

TIMOPHANES.

Ie reçoy le conſeil que voſtre amour me donne,
Mais de qui me deffendre, où ie ne crains perſonne:
Vous propoſez la crainte ou ie m'en dois moquer,
En l'eſtat où ie ſuis, qui me pourroit choquer.
Sans eſtre accompagné d'vne ſuite importune,
Le reſpect & la crainte aſſurent ma fortune,
Corinthe eſt mon Palais, & toutes les maiſons,
Pour tous les Citoyens ſont autant de priſons,
Diſſipez les ennuis où voſtre ame ſe plonge,
Vous ſongez en veillant, & vous tremblez d'vn ſonge.
Il n'arriuera rien de ce que vous craignez,
Vous viues & ie vis, ie regne & vous regnez.
Mais que Corinthe en creue, & de haine, & d'enuie,
Que tout ſon peuple ingrat, veuille mal à ma vie

Ie foule ſous mes pieds, ſa haine & ſon amour,
Ie garderay ſans eux, la couronne; & le iour;
I'ay mis aſſez bon ordre à cette violence,
Tous ceux dont ma grandeur redoutoit l'inſolence.
Et qui m'euſſent peu nuire, on les a veu perir,
S'il en reſte vn encore il eſt preſt à mourir,
Mais voſtre frere approche & ie vous congedie.

ESCHILLISE.

Seigneur ſongez à vous.

TIMOPHANES.

Vous ſoyez plus hardie,
Et perdez cét ennuy qui paroiſt en vos yeux.

ESCHILLISE.

Pour le perdre bien toſt i'allois prier les Dieux,
Ie pourſuis mon deſſein.

SCENE V.

TIMOPHANES, ESCHILLES.

TIMOPHANES.

Tu ne dis mot, Eſchilles,

ESCHILLES.

Ie crains que mes discours ne vous soient inutiles.

TIMOPHANES.

Pour t'ouurir mon esprit i'ay fait partir ta sœur,
Apprends donc que mon frere est tousiours mon
Censeur.
Ie l'aduoue, entre nous son humeur m'importune,
C'est vn puissant obstacle à ma bonne fortune.
Ce facheux Orateur trouble mal à propos,
Le calme de mon ame & son propre repos.
Il fait de l'habille-homme & du grand Politique,
Et de l'intereßé dans la choſe publique:
Tu le dois aduertir de l'erreur qu'il commet,
Es du danger notable où luy meſme ſe met.
Je me verray contraint de punir ſon audace,
Mais, ô Dieux! le voicy, faut-il que ie le chaſſe,
Eſcouteray-ie encor ſes diſcours ſuperflus,
Ouy, ie les entendray pour ne les ouyr plus.

SCENE VI.

TIMOLEON, TIMOPHANES, ESCHILLES, ORTAGORES,

TIMOLEON.

MOn frere ſi ce nom eſt permis à ma bouche,
S'il t'eſt encore aymable, & ſi ce nom te touche.
S'il n'eſt pas effacé dedans ton ſouuenir,
Souffre que ma douleur puiſſe t'entretenir.
Entends mon amitié.

TIMOPHANES.

Ie ſuis las de t'entendre,
Et ie n'ignore pas ce que i'en dois attendre,
Chaque heure, & chaque inſtant, m'en font voir les effets,
Blaſmer à tous moments les deſſeins que ie fais.
Voyant que la fortune à mon deſir ſe iouë,
Vouloir que ie m'abaiſſe au deſſous de ſa rouë.
Que i'abandonne vn Trône, où ie me ſuis monté,

Par les heureux efforts d'vn courage indompté.
Que de Prince abſolu ie deuienne vn eſclaue,
Que ie ſouffre qu'vn peuple à ſon deſir me braue:
en m'expoſant peut eſtre à ſes cruelles mains,
M'accuſer de trahir les Dieux & les humains.
Me rendre s'il pouuoit l'horreur de tout le monde,
C'eſt de ton amitié la douceur ſans ſeconde.
Et comme tu pretends m'aymer au dernier point,
Ie ſouhaitte pluſtoſt que tu ne m'ayme point.
Puiſque ton amitié rend ton ame inhumaine,
Change, fais-moy de grace vn preſent de ta haine.
Elle te doit porter à des conſeils plus ſains,
Et peut-eſtre qu'apres tu ſçaurois mes deſſeins.

TIMOLEON.

Non, mon affection ne peut eſtre de meſme,
Ie ne ſçaurois les ſuiure à cauſe que ie t'ayme.
Trompé de qui les ſuit auſſi bien que tes pas,
Tu te crois eſtre aymé, de qui ne t'aime pas!
Les conſeils des flatteurs obſcurciſſant ta vie,
Ne font rien pour ta gloire, ils ſont pour leur enuie;
Qui flatte tes deſirs procure ton mal'heur,
Et ton ambition n'aſſouuit que la leur.
Tu dis qu'à tous moments ie veux noircir de blaſme,
Et te fais, & ta gloire, & tu ſçais en ton ame:

Quelle

Qu'elle peut mon eſtime a publier les faits:
Si ta trahiſon meſme en eſt vn des effets.
Mais reconnois l'erreur de ton iniuſte plainte,
Tant de fauſſes couleurs dont tes diſcours l'ont peinte.
Et des reproches vains ne font que teſmoigner,
Ta paſſion eſtrange au deſir de regner.
Quelle preſomption? pretendre vne couronne,
Sans que pour la porter, aucun droit te la donne.
Aſſubiettir vn peuple & s'en dire le Roy?
Monte deſſus vn Trône où l'on a veu que toy.
Tiens tu d'vn eſtranger la puiſſance vſurpee,
Doibs-tu cette conqueſte aux coups de ton eſpée?
Vois, où deſſous tes pieds des Tyrans abbatus,
Te donne-on ſa place admirant tes vertus.
Corinthe en ſes mal'heurs a-elle peu connoiſtre,
Qu'elle euſt beſoin d'vn Roy, que tu le deuois eſtre.
Receut-elle des Dieux quelque aduertiſſement,
Qu'elle ſe deuſt ſouſmettre a ton commandement.
Si tous ces diuers points ne t'y font rien pretendre,
D'vn grand nombre de Roys t'aurois on veu deſcendre.
Dont le Sceptre approuué des hõmes & des Dieux
T'euſt donné le pouuoir de regner en ces lieux.
Si ceſt Empire enfin n'eſt pas ton heritage,
Et qu'il ſoit electif, eſt-ce ton aduantage.
Non par le droit du ſang, il ne t'eſt point acquis,

On ne t'a point esleu, tu ne l'a point conquis.
Il ne t'est point donné, le Ciel comme on doit croire,
Ne te reliue pas à si haut rang de gloire.
Et tu n'as d'autre droit au tiltre que tu prends,
Que de te vouloir mettre au nombre des Tyrans.

TIMOPHANES.

Outragé de l'iniure, & reduit au silence,
Piqué, confus, outré d'vne telle insolence.
Ie ne vous sçaurois dire en ce mortel affront,
Si sa honte ou la mienne a fait rougir mon front.
Mais malgré la colere où ceſt esprit me range,
Encore veus-je respondre à ce discours estrange,
Et faire conceuoir à vos esprits plus sains,
Quel droit i'ay de regner, & quels sont mes desseins.
Ie l'aduouë, il est vray, que Corinthe remarque,
Que nul iusqu'icy ne s'est fait son Monarque.
I'ay le premier honneur de cette dignité,
Mais auſsi nul que moy ne l'auoit merité.
Quel salaire euſt on peu donner à ma vaillance?
Vn Sceptre seulement en est la recompense?
C'est ce que ie merite ayant bien combattu,
Autres droicts de regner sont ceux de ma vertu.
Ceſse ie doux esprit de me porter enuie,
I'ay droit de commander à qui me doit la vie.
Ie regne iustement dessus des Citoyens,

Qui n'auroient plus ſans moy de ville ny de biens.
Tant de fameux Heros qu'on a veu ſur la terre,
Cheris comme les Dieux, crains comme le tonnerre,
Indomptables, prudens, haſardeux, reſolus,
Qui de meſme que moy ſe firent abſolus:
Ces hommes excellents, & ces ames hautaines,
Ces illuſtres guerriers, & ces grands Capitaines.
Se ſont aſſujettis des peuples comme moy,
Ont porté la couronne & le tiltre de Roy.
Les marques de leur gloire enuironnant leurs têtes,
Les rendoit plus ardents aux illuſtres conqueſtes.
Ie les veux imiter & par mes actions,
Rendre ma nation benie des nations.
Combien en a't'on veu de ſes Roys pleins de gloire?
Dont le ſang regne encore auec que la memoire;
Puiſque toute la terre a ployé ſous leurs mains,
Pour les meſmes effets i'ay les meſmes deſſeins.
Ne dis pas que ie fais vn acte illegitime,
Qui maiſtriſe a raiſon, & qui dompte eſt ſans crime.
La iuſtice touſiours accompagne le fort,
Le puiſſant a le droit, & le foible a le tort.
Mon Sceptre fera voir par l'heur qu'auront mes armes.
Ma vaillance à Corinthe, & l'erreur de ſes larmes.

Ie releue ſa gloire en me faiſant ſon Roy,
Tous ceux qu'elle redoute auront crainte de moy.
Sa puiſſance eſt reſtraincte au milieu de la grace,
Il faut qu'elle ſe rende & qu'elle ſoit maitreſſe,
Et que deuant la gloire aux efforts de ma main,
Elle ſoit ſouueraine ayant vn ſouuerain.
C'eſt bien recompenſer ſa liberté rauie;
En conceuant pour elle vne ſi haute enuie.
I'eſpere de la mettre à ſi haut point d'honneur,
Qu'on verra tout le monde admirer ſon bon-heur.
Aprés qu'elle ſe plaigne, & que ſa plainte eſclatte,
En me le reprochant elle ſe monſtre ingratte.
I'ay donné ma ieuneſſe à cueillir ſes lauriers,
Ie m'y ſuis employé plus que tous les guerriers.
Dedans tous les perils où le courage appelle,
I'ay paru dans la lice, où i'ay vaincu pour elle,
Mais comme apres la courſe on ſe propoſe vn prix,
Par celuy qui le gaigne il eſt iuſtement pris.
La voyant trop tardiue à couronner ma teſte,
D'vn prix dont mon ſang propre auoit fait la conqueſte,
Moy-meſme ie l'ay fait, ie me ſuis couronné,
Qu'ay-ie pris aprés tout? qu'elle ne m'ait donné.

TIMOLEON.

Mais c'eſt le plus cruel de ton ingratitude,
Ceux qui t'ont fait puiſſant ſont à la ſeruitude.

Qui te fut fauorable, exprime tes rigueurs,
Qui cauſa ſon bon-heur te doit tous ſes mal'heurs.
Qui ce fioit à toy ne t'eſpreuue que traiſtre,
C'eſt auec tes eſgaux que tu traiſtes en maiſtre.
C'eſt leur ſang que ta rage a deſſein d'eſpancher,
Et c'eſt ce meſme ſang que tu dois eſtancher.
Tu veux vne couronne, & tu mets à la chaine,
Tu pretends que l'on t'ayme en eſpreuuant ta haine.
Veux tu regir Corinthe eſtant ſon deſerteur,
Crois tu d'eſtre ſon Prince ou ſon perſecuteur.
Tu parles de ſa gloire, & tu l'as deſolée.
Doit-elle eſtre fidelle à ſa foy violée?
Quoy? celuy qui l'afflige attend de proſperer,
Et qui deuroit tout craindre, oſe tout eſperer.
Rends, rends à ton pais ſa liberté rauie,
Rentre au premier honneur de ta premiere vie.
Pour meriter par elle vn eternel renom,
Quitte le nom de Roy, reprends ton premier nom.
Deuiens d'obiet de haine, obiet de bien-veillance,
Qui deteſte ton crime adore ta vaillance,
Corinthe t'ayme encor & ſon peuple trahy,
Te pourroit obeyr s'il auoit obey.
Ne ſois plus amoureux d'vn fatal diademe,
Si tu veux bien regner, regne deſſus toy meſme,
Si ton ame ſe dompte on te pardonnera,
Si tu te vains toy meſme on te couronnera.

Tu n'obtiendras iamais de plus belle victoire,
Elle te peut orner d'vne eternelle gloire.
Conſents à ce bon-heur.

TIMOPHANES.

Toy, ne m'en parle plus.

TIMOLEON.

Quoy? mon eſprit s'applique a des ſoins ſuperflus,
Ingrat, ſi ie te preſſe auec tant d'inſtance,
Le Ciel iuge de tout, en connoit l'importance.
Par raiſon ie m'obſtine à t'en ſolliciter,
Ta puiſſance eſt fatale & tu la dois quitter.

TIMOPHANES.

C'eſt trop me declarer vne ſi laſche enuie,
Pour ta ſeureté propre & celle de ma vie.
Retire-toy d'icy.

TIMOLEON.

Cieux! dois ie m'eſloigner,

TIMOPHANES.

Autrement mon courroux te pourra témoigner,
Comme ie fais eſtat de ta pourſuite vaine.

TIMOLEON.

Mais que t'ay-ie donc fait pour acquerir ta haine?

Si mes iuſtes conſeils l'a pouuoient animer,
Peux-tu mettre en oubly comme tu dois aymer,
Quād pour te ſecourir mō ſang quittoit mes veines,
Trouuois tu mō ſecours, & mes pourſuittes vaines.
Toy qui m'en dois le iour?

TIMOPHANES.

I'en perds le ſouuenir.
Comme toy le reſpect.

TIMOLEON.

Que dois-ie deuenir?

TIMOPHANES.

Mon ame ſur ce point ſçait bien ce qu'elle en penſe.

TIMOLEON.

C'eſt donc vne cruelle & rigoureuſe offence.
De te vouloir contraindre à force de mes pleurs,
De te rauir toy meſme à tes propres mal'heurs.
Ha! ſonge que la Grece a part à cét outrage,
Et crois qu'vn ſi grād peuple & ſi plein de courage,
De Corinthe & des ſiens ſecondera l'effort,
Qui le peut aſſeurer que tu ſois aſſez fort,
Pour ſouſtenir la guerre & faire reſiſtance,
A ce peuple animé d'vne iuſte vangeance.
Qui par tes cruautez ont ſon bon-heur perdu,
Sa liberté captiue & ſon ſang reſpandu.

TIMOPHANES.

Ha! c'eſt trop retenir mon courroux en balance,

ESCHILLES.

Amis preparons nous?

TIMOPHANES.

Ouy c'eſt trop d'inſolence,
Perfide.

TIMOLEON.

Encore vn coup mon frere? entends ma voix,
Par ce que ie te dis pour la derniere fois,
Deliure ton pays,

TIMOPHANES.

Ie ceſſeray de viure,
Si de tous tes pareils mon bras ne les deliure.

TIMOLEON.

Bien donc, ie t'abandonne à ton mauuais deſtin,

TIMOPHANES.

M'abandonner! ſans doute il parle auec deſſein,
Ce diſcours me preſage vne ſourde pratique,

ESCHILLES.

Ouy, mais qui va finir ton regne tyrannique.

TIMOPHANES.

M'abandonner, ô Dieux! ces mots m'ont eſtonné,
Cœur de roche, inhumain, tu m'as abandonné:
qu'il meure, ſuiuez moy.

ESCHILLES.

Dieux! ſans ſe reconnoiſtre?
Il donne dans le piege allons percer le traiſtre
Teignons d'vn ſang perfide, & ton fer & le mien,
Ne l'eſpargnons, non plus qu'il veut faire le ſien.

Fin du quatrieſme Acte.

ACTE V.

MELINTE, LISANDRE, PHILARQVE, ESCHILLES, TIMOLEON, DEMARETTE, ESCHILLISE, MENANDRE, ORTAGORES,

SCENE PREMIERE.

MELINTE en priſon.

VN bruit confus, qui m'eſpouuante,
Eſmeut toute la ville, & ie ne ſçay pourquoy?
Melinte, c'eſt à tort que ton eſprit ſe vante;
D'eſtre pour ton Philarque vn prodige de foy.
Laſche, qu'attends-tu pour le ſuiure,
Rien ne te ſçauroit ſecourir,
Eſt-ce que le deſir de viure,
S'oppoſe à celuy de mourir.

Ceſte clameur, d'hommes, & d'armes,
Que ton oreille apporte à ton eſpoir deceu;
T'auertiſt de meſler ton ſang, auec tes larmes,
Et t'aſſeure d'vn coup que Philarque a receu.
Lâche qu'attends-tu pour le ſuiure,
C'eſt vn ſort que tu dois courir,
Vne moitié ceſſant de viure,
Ordonne à l'autre de mourir.

Meurs donc auec ton eſperance,
Et ne differe plus vn ſi iuſte treſpas,
C'eſt monſtrer que l'on s'aime, & manquer d'aſſeurance;
D'eſtre ſi miſerable, & de ne mourir pas.
Ouy, Philarque ie te vay ſuiure,
Mon ame c'eſt trop diſcourir,
Afin de commencer à viure,
Il faut acheuer de mourir.

SCENE II.

MELINTE, LISANDRE, PHILARQVE.

MELINTE.

Mais ie voy mon Philarque, ô ſpectacle barbare!

PHILARQVE.

O Melinte! il eſt temps que la mort nous ſepare.

LISANDRE.

Voila voſtre mary, diſpoſez de ſon ſort,
Le voulez vous viuant, ou le voulez-vous mort?
Ne deliberez point, choiſiſſez ſans demeure,
Ou conſentez qu'il viue, ou conſentez qu'il meure.
Rendez-nous le poignard que vous nous auez pris,
Ou qu'il ſoit de ſa perte, & la cauſe & le prix.

MELINTE,

Philarque choiſis bien, c'eſt à toy d'en reſoudre,

PHILARQVE.

Mon ame c'eſt à toy de lancer cette foudre,

Ordonne moy de viure, ou de souffrir la mort,
Mais dans l'vn ou dans l'autre accompagne mon sort.

MELINTE.

Philarque c'est assez, ie connois ton enuie,
Ie sçay que sans m'auoir tu n'aymes pas ta vie.
Sans toy ie hay la mienne, & ie la quitte aussi,
Le choix est accepté, n'en sois plus en soucy.
Nostre sang souille vn Tygre & non luy nostre estime.
Suiuons plustost la mort, que de suiure le crime.
Meurs pour moy, cher Philarque, & ie mourray pour toy,
Tesmoignons à l'enuy la coniugalle loy:
Gloire de qui l'obserue obiect des belles flames.
Tu separe nos corps, tu reioindras nos ames,
Nostre ennemy iuré ne t'a peu respecter,
Il a creu que mon cœur te pouuoit detester.
Il a tâché sans fruit d'esbranler mon courage,
Et nous expose encore à ce dernier orage.
Mais quoy? pour conseruer ton honneur & le mien,
La mort où l'on nous force est vn souuerain bien.
Toute l'horreur qu'elle a ne fait pas que ie tremble,
Vois Philarque.

PHILARQVE.

Attends-moy, que nous mourions ensemble.
La mort de ton Philarque auroit trop de rigueur,

S'il falloit que deux fois il veiſt percer ſon cœur.

MELINTE.

N'auray-ie pas l'honneur de mourir la premiere,

PHILARQVE.

Preuenez-la bourreaux, frappez à ma priere.

SCENE III.

ESCHILLES, PHILARQVE, LISANDRE. MELINTE, TIMOLEON.

ESCHILLES.

Liberté! liberté!

LISANDRE.

D'où procede ce bruit?

ESCHILLES.

De ſes desloyautez il a receu le fruit,
Le traiſtre.

LISANDRE.

En ce mal'heur il faut prendre la fuite.

MELINTE,

Ha ! quel eſtonnement où mon ame eſt reduite,

PHILARQVE.

Dois-je doubter de voir, ou d'auoir entendu,
Eſchilles ce ſecours n'eſtoit pas attendu,
Le Tyran eſt-il mort ?

ESCHILLES.

Ouy, crions tous enſemble.
Liberté ! liberté ! que le peuple s'aſſemble,
Timophanes percé par l'effort de nos coups,
Tous les ſiens diſperſez s'enfuyent deuant nous:
Gardons cét aduantage, allons, il les faut ſuiure,
Et ne laiſſer pas vn qui ne ceſſe de viure.

MELINTE.

Prends ce fer, cher Philarque, & me viens ſecourir,

PHILARQVE.

O toy ! ſers nous pour viure, & pour faire mourir.

SCENE IV.

TIMOLEON ſeul.

PReſſé de deſeſpoir, ma conſtance abattue,
Ayant ozé permettre vn meurtre qui me tue.

En vain ie me retire en des lieux escartez,
Mon crime & ſes horreurs marchent à mes coſtez.
L'image de mon frere à mes yeux ſe preſente,
L'œil trouble le teint paſle, & la bouche ſanglante,
Mourant il ſemble dire à mon cœur eſtonné,
Cœur de roche, inhumain tu m'as abandonné.
Repaſſe, me dit-il, deſſus cette aduanture,
Quel homme ſi cruel, quel monſtre de nature,
Auroit peu ſans pitié conſentir au deſſein,
De voir mettre à ſon frere vn poignard dans le ſein.
En me precipitant du feſte de ma gloire,
Quelle eſt ta recompenſe, ame perfide & noire.
D'vn laurier triomphant ſeras tu couronné,
Cœur de roche, inhumain qui m'as abandonné.
Vn meurtre memorable a deliuré Corinthe,
Mais auſſi ton ſang propre en a receu l'attainte.
Ce deſir fuſt iniuſte, & laſche au dernier point.
Tu payes de ton ſang ce que tu n'aurois point,
Ny repos ny plaiſir, ne ſuiuront ta miſere,
La liberté d'autruy t'a fait perdre ton frere.
Maſſacré par les tiens qui t'ont enuironné,
Cœur de roche, inhumain tu l'as abandonné.
Percé de mille coups dans ce mal'heur eſtrange,
On voit vn peuple eſmeu qui le trainent en la fange.

On voit par ces bourreaux les membres dispersez,
Nul touché de pitié ne leur dit c'est assez.
Ie voy qu'on le déchire auec que barbarie,
Et parmy ces tourmens en vain sa voix s'escrie.
Tire-moy des bourreaux à qui tu m'as donné,
Cœur de roche, inhumain qui m'as abandonné.
O pitoyable voix! si sensible à mon âme,
Trop tard pour mon repos ta pitié me reclame.
Cher frere, elle deuoit preceder ton trépas,
Ie t'aurois escouté ie ne te perdrois pas.
Quand ie condamnerois ton orgueilleuse enuie,
Ie m'empescherois bien d'attenter à ta vie.
Quand mesme les Dieux me l'eussent ordonné,
Iamais ton frere ingrat ne t'eust abandonné.
Mais tu fus insensible à ma iuste requeste.
Tu m'as forcé cher frere à proscrire ta teste,
Ton trépas que ie cause a diuerty le mien,
Tu l'eusse fait toy-mesme, & i'ay permis le tien.
Les Dieux par vne iuste & funeste ordonnance,
Ont abattu le crime, & sauué l'innocence.
Mais le cruel effect qu'il en arriuera,
Qu'apres le criminel l'innocent perira.

SCENE V.

TIMOLEON, ESCHILLES, ORTAGORES

TIMOLEON.

Grands Dieux!

ESCHILLES.

A quel dessein? nous quittez-vous de la sorte?

TIMOLEON.

De plaindre mon mal'heur.

ESCHILLES.

Que vostre ame est peu forte.
Cessez de vous abattre en vostre affliction,
Quoy? vous auez regret d'vne bonne action.
Trouuez-vous iamais faire vn acte plus illustre,
Le lauer de vos pleurs c'est effacer son lustre.
Ayez moins de mollesse en vn coup glorieux,
Qui vous gaigne l'amour des hõmes & des Dieux.
Non seulement Corinthe en ce iour vous contemple,

Auec elle les Grecs vous dreſſeront vn Temple,
Tout le monde auec eux dedans l'Eternité,
Chantera voſtre gloire à la poſterité.
Perdez des ſentiments que nous trouuons eſtranges,
Venez-vous conſeiller au bruit de vos louanges,
De tous nos Citoyens vous eſtes attendu,
De qui vous receuez l'honneur qui vous eſt deu.

TIMOLEON.

Ha! que de cét honneur ie fais bien peu d'eſtime,
En parlant de ma gloire, on parle de mon crime.
ſoit comblé de loüange, ou comblé de mépris,
Vn remords eternel troublera mes eſprits.

ESCHILLES,

Le remords inutile eſt vn ſubiet de blâme,
Il veut mal à propos embaraſſer voſtre ame:
Mais pluſtoſt donnez tréue aux pleurs que vous iettez,
Corinthe n'a point d'heur ſi vous luy regrettez.

TIMOLEON.

Vn frere que ie perds me demande ſes larmes;
S'il fuſt mort à la guerre en conduiſant vos armes,
Et qu'il euſt rendu l'ame. encombatant pour vous,
Son glorieux trépas, m'auroit ſemblé plus doux.

Enuironné de gloire, & non pas d'infamie;
Ie n'accuſerois pas la fortune ennemie,
Et vous n'auriez pas veu voſtre liberateur,
De la mort de ſon frere auoir eſté l'autheur.
Ha! qu'au reſſentiment de mon ingratitude,
Ie dois bien m'accuſer de trop de promptitude.
Vne autre main peut-eſtre, euſt rétably vos droits
Et ie n'en ſerois pas au trouble où ie me vois.
Dieux! pourquoy ſuis-ie nay dans ce mal'heur extréme,
D'aſſaſſiner mon frere.

ESCHILLES.

Ha! rentrez en vous meſme,
Vos pleurs aſſeurement ne ſont plus de ſaiſon,
Deuant cét accident qu'a fait voſtre raiſon,
Elle a paru ſi ferme & prompte à vous reſoudre,
Et quoy? voſtre courage a veu tomber la foudre,
Et vous ne trembliez pas au plus fort de ſes coups?
Qui vous priue de force?

TIMOLEON.

O perfide! c'eſt vous
Eſchilles, ie ne perds ny raiſon, ny courage,
Mais ſi i'eus tant de force à ſouſtenir l'orage,
A preſent que mon ame en a ſenty l'effet,
Ie pleure le desbris que ceſt orage a fait.

TIMOPHANES.

Ie laiſſerois couler vos larmes & vos plaintes,

Si nous auions mis fin aux matieres de crainte :
Mais il nous reſte encore à preuoir nos mal'heurs,
Vn ſoin ſi glorieux doit preceder des pleurs.

TIMOLEON.

Si cette ville a peur d'eſtre encore aſſeruie,
Vous y deuez mettre ordre & ie vous y conuie:
Mais de tout mon pouuoir i'oſe vous ſupplier,
De me laiſſer remettre en mon particulier.
Oſtez voſtre preſence à mon œil qui s'afflige.

ESCHILLES.

Adieu nous vous quittons.

TIMOLEON.

Voſtre abſence m'oblige,

MENANDRE.

Mais dans ſon deſeſpoir,

ESCHILLES.

Il vaut mieux le quitter.
Auſſi bien noſtre aſpect ne fait que l'irriter,

SCENE VI.

TIMOLEON Seul.

O Frere infortuné qui t'a rendu ſi laſche,
La colere t'anime & ton eſprit la cache.

C'eſt n'auoir plus de cœur Dieux! qu'es tu deuenu,
Qui t'a rauy ta force, & qui t'a retenu.
Quoy? mon frere autresfois dans vne iuſte guerre,
Comme tes ennemis t'auoient porté par terre.
Ie fus à ton ſecours, i'empeſchay ton treſpas,
On te vient de tuer ie ne te vange pas,
Ie m'abandonnois lors pour conſeruer ta vie,
Que m'as tu fait deſpuis, qui m'ayt changé d'enuie.
O comble d'iniuſtice! où ie ſuis arriué.
Moy-meſme ie deſtruis ce que i'ay conſerué.
Ce n'eſt plus à mon bras à punir les perfides,
Ie dois eſtre compris auec tes homicides,
Ouy, qu'on faſſe perir ceux qui t'ont immolé,
Periſſant auec eux, ie ſeroisconſolé:
Mais par qui receuoir cette douce allegeance,
I'ay fait faire le meurtre, & i'en dois la vangeance;
Si mon bras la recherche, il faut manquer de foy,
Renoncer à ma gloire ou me vanger de moy.
Dis-tu vray ma raiſon, faut-il que ie periſſe,
Quoy? ſecourir ſa ville eſt donc vne iniuſtice.
Auec ce que ie perds mon eſprit s'eſt perdu,
Suis-ie pas innocent, i'ay fait ce que i'ay deu.
Mon cœur ceſſe la plainte où ce regret t'emporte,
Mais Dieux! par quel mal'heur me vois-ie à cette porte,

Hà mere! que i'ay miſe en eſtat de pitié,
Qui pour ce fils ſuperbe auoit trop d'amitié.
Si tu m'as apperceu que faut-il que ie faſſe,
Dans le reſſentiment d'vne eſtrange diſgrace,
Tu viendras m'eſtourdir de tes gemiſſemens,
Ma preſence odieuſe accroiſtra tes tourmens.
Dieux! l'effet de ma crainte, à mon mal'heur ſuccede,
A ce mal toutefois la fuite eſt le remede.

SCENE VII.

TIMOLEON, DEMARETTE,

DEMARETTE.

Arreſte criminel, ne t'en fuis pas ainſi.

TIMOLEON.

Pourrez-vous me parler?

DEMARETTE.

N'approche pas auſſi.

TIMOLEON.

Craignez-vous mon abord?

DEMARETTE

Ouy, car il m'eſt funeſte,
Ie l'eſpreuue auiourd'huy pire que n'eſt la peſte.
Plus dangereux, horrible & cruel à ſouffrir,
Que des monſtres affreux qui ſe viendroient offrir:
Mais malgré les horreurs ie veux ſouffrir ta veue,
A deſſein qu'à tes yeux mon déſplaiſir me tue.
Perfide acheue icy de combler ta fureur,
Ne me viens tu pas mettre vn poignard dans mon cœur.
Apres m'auoir rauy la moitié de ma ioye,
Que mon ſang de mon ſang eſt deuenu la proye.
Ie vois dans vn mal'heur ſi grand & ſi nouueau,
Que ie te dois nommer mon fils, & mon bourreau.
Voila le grand profit d'vn illuſtre courage,
Mais pluſtoſt le deſir d'vn homme plein de rage,
D'vn barbare, & d'vn Tygre.

TIMOLEON

Auant de m'accuſer,
Ha! Madame, apprenez ce qui peut m'excuſer.
Ce que i'ay ſouſtenu deffend qu'on luy prefere,
Soy meſme, femme, enfans frere, ſœur, pere, & mere.
Veut qu'on renonce à tout, pour ſeruir ſon pays
C'eſt pour la liberté.

DEMARETTE.

Que tu nous a trahis.
Qu'on t'a veu deuenir dans ce mal'heur extréme,
L'horreur de tout le monde, & celle de toy-méme.
Vn frere, perdre vn frere, ô Dieux! on voit armer
Le ſang, contre le ſang, qui poúrra plus aymer.
Je connois ton eſprit, l'orgueil, la ialouſie,
L'ambition, la rage, ont méu ta fantaiſie;
Il te faiſoit obſtacle, & tu l'as abattu,
Pour occuper vn Trône, acquis à la vertu.
La gloire de ſes faits, l'euſt rendu legitime,
Tu veus auoir ſa place en faueur de ton crime.
Accourez Citoyens, couronnez ce guerrier,
Mais pluſtoſt; puniſſez cét infame meurtrier.
Pour ſauuer ſon pays, dans vn peril extréme,
Il n'a conſideré, ny les ſiens, ny ſoy meſme;
Il dit vray, Citoyens, il les veut perdre tous,
Mais ſa voix vous abuſe, il ſe moque de vous.
Quoy? que vous eſperiez, & qu'vn traiſtre propoſe,
La liberté publique en eſt la moindre cauſe.
Feignant de vous ſauuer, il veut vous aſſeruir,
Et que vous luy donniez, ce qu'il n'oſoit rauir.
C'eſt pourquoy ſon ſang propre a ſenty la furie,
Il ne peut s'accuſer de cette barbarie,
L'attentat du perfide eſt trop mal d'équité,

Et

Et le ſalut des ſiens, ne peut l'auoir cauſé.
Credules Citoyens, quels mal'heurs ſont les voſtres,
Vous euitez les vns, & rentrez dans les autres.
Vous perdez vn Tyran, c'eſt voſtre pire ſort,
Puis qu'vn laſche ſuccede où le vaillant eſt mort.

TIMOLEON.

Pour eſtre moins ſenſible au trépas de mon frere
Madame, oubliez-vous que vous eſtes ma mere.
Songez à mon honneur.

DEMARETTE.

Qui t'a peu retenir.
Lors que tu le perdois de t'en reſſouuenir,
Sçachant de quels ennuys ie ſerois tourmentée,
Ta brutale fureur s'en eſt elle arreſtée.
Tu tiens le iour de moy traiſtre, c'eſt tout mon dueil,
De t'auoir mis au iour ſans te mettre au cercueil.
Ie pouuois preuenir ce que tu deuois eſtre,
Faiſant en meſme temps naiſtre & mourir vn traiſtre.
Naiſſant ie t'embraſſois, ie deuois t'eſtouffer,
Et donner aux enfers vn monſtre de l'enfer.
Mais ie n'auois qu'eux deux d'vn loyal Hymenée
Mon amitié pour eux, auec eux eſtoit née.

En deux esgales parts elle se faisoit voir,
L'vne par ton forfait reuient en mon pouuoir.
Pour comble de misere en ce retour funeste,
Ie ne sçaurois le ioindre à celle qui me reste.
Le mort pour le viuant destruit mon amitié,
Ie n'aime plus vn tout dont ie perds la moitié.
Le viuant criminel me comble de rage extréme,
De regrets pour le mort, & d'horreur pour le mes-
me.
Ainsi dans le mal'heur qui me va poursuiuant.
Ie pleure & i'ay perdu le mort & le viuant.

SCENE VIII.

DEMARETTE, PHILARQVE, TIMOLEON, MELINTE, MENANDRE, PHILARQVE.

ENfin nous le trouuons le miracle des hommes,
Ceſt honneur de la Grece, & du ſiecle où nous ſommes.

DEMARETTE.

Quoy ? ce bourreau des ſiens ;

PHILARQVE.

Gloire de ton pais.

MENANDRE.

Toy qui nous a ſauuez?

DEMARETTE.

Toy qui nous a trahis.

MELINTE.

Secours des affligez.

DEMARETTE.

Cauſe de mes triſteſſes,

PHILARQVE.

S'il faut à vos biens faits eſgaller nos careſſes.
Nous aurons trop peu fait d'embraſſer vos genoux.

DEMARETTE.

Ouy c'eſt peu, qu'on l'immole à mon iuſte courroux.

MELINTE,

Seigneur nous vous deuons & l'honneur & la vie,

DEMARETTE.

Il a ſouffert qu'vn frere euſt la clarté rauie.

PHILARQVE.

Voſtre vertu nous ſauue & ce petit deuoir,
Sera le moindre droit que l'on doit receuoir:
Mais pour le reconnoiſtre & dire ſes louanges,
Quels peuples, & nos voiſins, & quels hommes eſtranges.
Reconnoiſtront aſſez la gloire de vos faits,

DEMARETTE.

Quels hommes, & quels Dieux ſouffriront les forfaits.

PHILARQVE.

Ainſi noſtre impuiſſance eſt ce qui nous excuſe,

TIMOLEON.

Et que mon crime eſt grand, tout le mõde l'accuſe.
Ceſſez de m'eſleuer à plus que ie ne vaux,
Et ceſſez de mesler vos plaiſirs à mes maux.
Voſtre ame eſt ſatisfaicte, & la mienne ſouſpire,
Voſtre felicité veut que la mienne expire.
Tous vos contentemens ioignent à mon mal'heur,
Reproche ſur reproche, & douleur ſur douleur.

DEMARETTE.

O des Dieux offencez! la prouidence haute,

TIMOLEON.

Ceux que ie rends heureux me blaſment de ma faute.
Les viſages contents me ſemblent furieux,
Ceux qui baiſent mes pas me ſont iniurieux.

PHILARQVE.

Dieux qui l'auroit penſé!

TIMOLEON.

Ma douleur ſe redouble,
Mon cœur fend de triſteſſe & ma raiſon ſe trouble.

SCENE DERNIERE.

TIMOLEON.

O Dieux! c'eſt trop ſouffrir, celle qui vient à nous. Eſchiliſe arriue.
Trop ſenſible au trépas d'vn infidelle eſpoux.
M'accableroit de cris il faut que ie l'euite,

DEMARETTE.

Demeure, en ce logis on n'entre pas ſi viſte.

Meschant cette maison n'est plus bonne pour toy,
Va, n'espere pas iamais de retraitte chez moy.

TIMOLEON.

Bien souffre qu'on t'afflige.

ESCHILLISE.

O deplorable mere!
Quoy pouuez vous souffrir ce meurtrier de soy
mesme.
Sans mourir de le voir.

DEMARETTE.

Pour la derniere fois,
Ie supporte à regret & ses yeux & sa vois.
Ie me fay cette force au dessein legitime,
Que mes pleurs & mes cris luy reprochent son cri-
me.

ESCHILLISE.

C'est peu pour les forfaits de ce monstre odieux,
De n'armer contre luy que la voix & les yeux.
Croyez-vous le toucher de plaintes & de larmes,
Afin de le punir il faut bien d'autres armes.
Il faut d'autre façon traicter cét inhumain,
Et vanger par les mains le crime de sa main.
Ayde-moy ma colere à perdre cét infame,
Et faisons qu'il succõbe aux efforts d'vne femme.
Redouble mon courage au fort de mon tourment,

Que ma rage l'immole à mon ressentiment,
Traistre, il faut maintenant, ou mourir ou me rendre,
Ton frere & mon mary que la mort vient de prendre.

TIMOLEON.

O demande sensible!

MELINTE.

Ha! Madame, cessez,
Ses propres desplaisirs le tourmentent assez.
Son crime est trop puny s'il a commis vn crime,
En souffrant du Tyran ce trépas legitime.
On a trahi celuy par qui furent trahis,
Sa foy, vous & son frere, & nous & son pays,
Qui m'a trop fait connoistre aux dépens de mes larmes,
Que par vn change iniuste il mesprisoit vos charmes.
Et que son lasche cœur qui cause vostre ennuy,
Se retiroit de vous, & n'estoit plus à luy.

ESCHILLISE.

Il m'estoit infidelle, ô Ciel tu m'as fait estre,
La femme d'vn perfide, & belle-sœur d'vn traistre.
Mais le fascheux remede où l'on t'a veu courir,

Tu me l'ostois assez sans le faire mourir:
Pourquoy faut-il qu'vn frere à ce point m'ait trahie,
Bien qu'il aimast vne autre, & bien qu'il m'euſt haye.
Le temps, & la raiſon, le pouuoit ramener,
Mais il eſt ſous la tombe, il n'en peut retourner.
O perte irreparable! o femme mal'heureuſe!
Temerité funeſte, iniuſte & furieuſe.
Effets deſordonnez de noſtre mauuais ſort,
Le change veut le change, & la mort veut la mort.
Ton infidelité ne m'auroit pas changée,
Ta perte cher mary ne ſera pas vangée
Et ton ſang & le mien forcez de le hair,
Se ſont vnis enſemble affin de nous trahir.
Où ſont ces gens de gu[illegible], où ſont les domeſtiques,
Ces laſches ces flatteurs, & ces pertes publiques.
Les cauſes du mal'heur où ie tombe auiourd'huy,
Gloire, pompe, grandeurs, tout eſt mort auec luy.
Mais c'eſt toy ſeulement qu'on peut dire coupable,
Se ſont tes cruautez qui me font miſerable.
Par toy perit ſon frere, & c'eſt encor par toy,
Que le coup de ſa perte attaint iuſques à moy.
O foibleſſe de femme! importune à ma vie,
Ie la voudrois rauir à qui ie l'a rauie,
Cher mary ta moitié ne te vangera pas,
Tu me fus infidelle, & moy ie fuis tes pas,

Mais

Mais allõs-nous punir du deffaut de nos charmes,
Allons verser du sang, pour espargner des larmes;
Et sur le triste corps, d'vn mal'heureux espoux,
Expirer de douleur, de honte, & de courroux.

MENANDRE.

Que de mal'heurs! en vn, que d'accidẽs tragiques!

DEMARETTE.

Vante à present l'honneur de tes faits heroiques.
Par tes lasches complots ton frere est expiré,
Sa femme les va suiure, & moy ie les suiuray.
Va, tu n'es plus mon fils, mon courroux te deteste,
Tu retranche mes iours mais pour ce qui m'en reste
Ne m'aborde iamais, ou ie te fais sçauoir,
Que si tu veux mourir tu dois me venir voir.

TIMOLEON.

Où sera mon refuge, où sera ma demeure,
Où faut-il que ie viue, ou plustost que ie meure.
Mon sort est partagé pour en bien discourir,
Ie ne sçache en quel lieu ny viure ny mourir.
Voy mon frere à quel dueil mon ame s'est offerte,
Quãd ie voudrois suruiure au mal'heur de ta perte,
Tous ceux qui t'ont aimé, tous ceux qui t'ont hay,
Ne sçauroient me parler que de t'auoir trahy.

PHILARQVE.

Quoy? n'escoutez vous plus le deuoir qui s'escrie,
Qu'on doit suruiure aux siens plustost qu'à sa patrie.

Et que d'iniuſtes pleurs dementent auiourd'huy,
Ce que nous auons fait pour Corinthe & pour luy.

TIMOLEON.

O Philarque ! adiouſtez que ma triſteſſe extréme,
Dement ce que i'ay fait pour vous, & pour moy meſme.
Et que ſi i'ay paru Citoyen genereux,
On me voit homme foible & frere mal'heureux.
Ie ſçay que mon regret vous ſemble illegitime,
Et que mon deſplaiſir fait de ma gloire vn crime,
L'excés de ma triſteſſe offençant ma raiſon,
Rend vn effect mauuais qui de ſoy-meſme eſt bon,
Mais n'ayant peu ſouffrir qu'vn frere fuſt perfide,
Me dois ie pardonner, moy qui ſuis homicide.
Et ſi i'ay deu punir ſon infidelité,
Dois-je laiſſer mon crime auec impunité?
Non, acheue remords dans ma douleur extréme,
Vange vn frere trahy, vange moy de moy-meſme.
Punis vne action ſi pleine de fureur,
Que celuy qui l'a faicte en deu mourir d'horreur.
Ouy, le bras qu'il leuoit déuoit tomber de crainte,
Entreprendre ſans force & manquer ſon atteinte,
Manifeſter le crime & contre ſon deſſein,
Rebrouſſer ſon fer meſme en ton coupable ſein.
Mais il ne l'a pas fait & ce cruel outrage;
A reſpandu mon ſang & m'a rempli de rage.
Ay-ie peu conſentir à ce barbare effet,

Ie ne l'ay pas deu faire, & ie ne l'ay pas fait,
O discours superflux! plaintes & larmes vaines,
Tardiue repentance aggrandissés mes peines,
Et vangez par ma perte, vn frere que ie perds,
Precipitez ma fuite aux plus sombres deserts,
Où personne iamais ne me force d'entendre,
Que i'ay trahy celuy que ie deuois deffendre.
Et que de dans mon ame vn eternel remords,
Vienne expier mon crime auecque mille morts.
Mais pourquoy me reduire à ce point de misere?
Suis-je bien asseuré d'auoir perdu mon frere.
Vn frere ne peut pas s'estre moqué de moy,
Vn veritable frere auroit gardé sa foy.
Il n'auroit pas taſché de me priuer de vie,
Ie n'euſſe pas ſouffert qu'elle luy fut rauie.
L'amour de mon pays ne m'auroit pas armé,
Il m'euſt aymé ſans doubte, & ie l'aurois aymé.
Mais helas! ie me trompe, vne mere eſplorée,
Vne femme à mes yeux qui meurt deſeſperée,
Vn frere maſſacré par le complot des ſiens,
Sont les biens que ie gaigne en conſeruant vos biẽs.
Peuple, c'eſt le bon-heur que ton bon-heur me liure
Tu dois viure content, ie dois ceſſer de viure.
Ton ſang eſt aſſeuré, le mien eſt reſpandu;
Lors que tu gagnes tout, mon ame a tout perdu.
Apres cét accident, il faut perdre l'enuie,
De traiſner dans Corinthe, vne odieuſe vie.

Ouy ; fuyons de ces lieux, pour moy ſeul deſolez,
Où iamais mes ennuis ne ſeront conſolez.
Recherchons vne mort qui nous ſoit plus heureuſe,
Et ſi la plus eſtrange, eſt la plus rigoureuſe,
Allons dans les deſerts, où ſeiourne l'effroy,
Mourir entre les dents, d'vn tel monſtre que moy.
Dans les antres obſcurs, des cauernes affreuſes.
Allons nous expoſer aux beſtes furieuſes;
Et rendons memorable aux ſiecles aduenir,
Vn acte de vertu, dont ie me vay punir.

MENANDRE.

Pour vn ſi grand courage il a trop de foibleſſe.

PHILARQVE.

Ie reſſents la moitié de l'ennuy qui le bleſſe.
Mais allons apres luy, qu'il n'execute pas,
Dans ce trouble d'eſprit, ſa fuite, ou ſon trépas,

MELINTE.

Non, les Dieux auront ſoin du plus iuſte du monde,
Par ſa haute vaillance, en nos iours ſans ſeconde.
De Corinthe, de Grece, & de tous les mortels,
Comme vn Dieu tutelaire il aura des Autels.

FIN.

a39003 010590510b